

EXERCICES

DE

DEVOTION

DE

M. HENRI ROCH

AVEC

M^{ME} LA DUCHESSE

DE CONDOR

Par feu M. l'Abbé de Voisenon

de joyeuse memoire

et de son vivant

Membre de l'Academie Francoise



A VAUCLUSE

1786

Exercices de dévotion de M. Henri Roch avec Mme
la duchesse de Condor (1780) Par feu M. l'abbé de
Voisenon de joyeuse memoire et de son vivant
membre de l'Academie françoise

Claude-Henri de Fusée de Voisenon, Meunier de Querlon
(préfacier)



Vaucluse, 1786

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Épître](#)

[Préface](#)

[Exercices de Dévotion](#)

[La Rocambole, notes](#)



Exercices de dévotion, bandeau

É P Î T R E
DÉDICATOIRE
À M. JEAN CAMARD.

*V*OUS aimez, Monsieur, les exercices ; ceux que nous vous offrons, pourrons ne pas déplaire à votre goût. C'est sur-tout au galanthomme, à qui nous en faisons hommage.

Il n'appartient qu'à vous, Monsieur, d'avoir dans le cours de votre vie, rendu trois femmes heureuses. La dernière vous chérit, comme si vous étiez de son âge. Après six ans de mariage, elle est encore à s'appercevoir que vous en avez trente cinq plus qu'elle. Rien ne baisse en vous. — C'est là une qualité, dont peu de personnes peuvent se glorifier : en ménage votre talent est unique & vous méritez d'être compté dans le petit nombre de ceux qui à soixante ans jouissent encore du double privilege d'être toujours aimable pendant le jour, & toujours jeune pendant la nuit.

Puissiez-vous, Monsieur, conserver long-tems un talent aussi précieux qu'il est rare, & admirer les exercices de M. Henri Roch, comme chaque jour en société ; nous admirons & votre esprit jovial & la fraîcheur de votre teint.



Exercices de dévotion, bandeau

P R É F A C E
DE
FEU M. QUERLON,
Bibliothécaire de M. BEAUJON.

CETTE bagatelle fut trouvée parmi les papiers de feu M. l'Abbé de *Voisenon* ; on y reconnaîtra aisément son style. Il la composa quelque-tems avant de passer pour les amusemens de Mademoiselle *Huchon*, sa nouvelle amie, laquelle il avait pris comme le saint Roi *David*, dans sa vieillesse, pris la jeune *Abisag*^[1] pour le réchauffer. C'était une fille d'une grande beauté ; elle dormait toujours à

^[1] ^[1] côté de lui, & il la laissa toujours vierge : ah !

Pour faire de cette bagatelle un ouvrage moral, nous en avons supprimé les tableaux trop libres ; nous n'aurions osé présenter à des lecteurs honnêtes des hardiesses que dans ses goguettes se permettait souvent feu M. l'Abbé.

Nous le trouvâmes un jour sur le chemin de St. Germain ; je descends, nous dit-il, de Lucienne ; je viens de lire *Sultan Misapouf* à la belle Comtesse, pendant qu'elle était dans son bain. “ Mon cher Abbé, lui repliquâmes-nous, nous vieillissons l'un & l'autre, & votre conduite est toujours celle d'un jeune homme. La mort fera de vous ce qu'elle vient de faire de *Voltaire*. Elle vous empoignera lorsque vous y penserez le moins. ”

Dieu pardonne au défunt, ajoutâmes-nous, mais par ses plaifanteries, il a fait plus de tort à notre sainte religion, que par leurs bons raisonnemens *St. Bernard, St. Thomas, Pierre. Lombard, Gambacurta* & M. l'Abbé *Bergier*, que par leurs prédications les Récolets, les Capucins, les Petits-Peres & M. l'Abbé *Beauregard* ; que par leurs bons exemples les Carmes, les Cordeliers & M. l'Abbé *Savatier* n'ont converti de libertins & d'impies.

Quoi ! reprit l'Abbé de *Voisenon* avec cette pétulance, dont il donna si souvent des preuves au foyer de l'Opéra comique. Voltaire a guéri plus de gens à préjugés, que les Curés de Paris & de la *Banlieue* n'ont convertis de catins ; que tous les membres de l'école de Chirurgie n'ont traités de vérolés, & que le Roi de Prusse, lui-même, dans trois guerres qu'il a eues, n'a envoyé chez les morts de Tolpachs, de houffards, de pandours & autres tueurs de cette espece.

Cet Abbé, comme on voit, avait l'expression grivoise, & malheureusement sa conduite répondait à son langage.

L'an de notre salut 1765, il fut dangereusement malade. Toutes les fois qu'on lui parla de recevoir l'Extrême-Onction, il répondit toujours qu'il n'aimait pas les huiles rances, ajoutant, à une réponse aussi peu chrétienne, une *rechignade* qui faisait rire tous ceux qui commençaient à pleurer sa mort.

Feu M. le Président de *Mazi*^[2], ^[2] l'orateur le plus énergique qui ait jamais siégé aux enquêtes du Parlement de Paris, aimait beaucoup l'Abbé de *Voisenon*, comme on peut aimer quelqu'un avec qui on a été autrefois en bonne fortune, il fut que son ami était malade & rénitent ; il vint le voir & l'exhorter à faire, tant pour l'édification du Clergé de Paris, que pour l'édification de ses maîtresses, ce qu'il convient en ces derniers momens ; il obtint d'abord du malade qu'il ferait sa coulpe, & frere *Nicodeme*, Gardien des Capucins du Marais, fut appelé pour la recevoir.

Après cette coulpe, le Président exhorta l'Abbé à se faire apporter le S. Viatique. Je le veux bien, dit le malade, excédé de tant d'importunités, mais je te jure que ce sera la dernière farce que ton amitié me fera jouer. Là-dessus le Président fait avertir un porte-dieu, & se retire, regardant la complaisance de l'ami, comme le triomphe de la grace janféniste, pour

laquelle autrefois le fameux Abbé *Pucelle*, son oncle, combattit si courageusement.

Du tems qu'on va à l'église, chercher le S. Viatique, le malade ramasse ses forces, sort du lit, s'habille & va se promener sur les boulevards. " Son portier, qui était ivrogne & bon chrétien, lui dit : ah ! mon maître, mon bon maître vous vous en allez & le *bon Dieu*, va venir. Il ne vous trouvera pas. Lui dirai-je d'attendre. Non, répond le malade, tu lui diras de *se faire écrire*.

Dans les propos & la conduite de cet Abbé de *Voisenon*, on ne vit jamais rien qui sentit son membre de l'Académie Française. Aussi ses confrères avouaient-ils qu'il n'avait rien d'académique ; ils n'en parlaient que comme d'un homme frivole, très-léger en croyance, &, comme dit le pieux *Brantome*, *peu propre pour les balances de Monseigneur saint Michel* : c'est ce qu'on verra en lisant les exercices suivans.

1. ↑ Tel est l'éloge, que l'historien sacré fait de la jeune *Abisag* de Sunam. *Erat autem pulchra, nimis dormiebatque cum rege, rex vero non cognovit eam.*

Le St. Esprit, comme on voit, dit que *David* laissa sa virginité à *Abisag*. Nous n'osons en dire autant de M. l'Abbé de *Voisenon* ; nous ne dirons pas non plus que Mademoiselle *Huchon* fût vierge, quand il la prit pour le réchauffer.

Feu M. l'Abbé *Xaupi*, Doyen de la faculté de théologie de Paris, & docteur de Navarre, prétendait que sa Majesté Juive ne prit pour se réchauffer la jeune *Abisag* de Sunam, que faute de bassinoire ; du tems de *David* on ne connaissait point, disait-il, cet instrument ; les moines & les bassinoires étaient, suivant lui, de nouvelle invention.

Le sentiment de l'abbé *Xaupi* sur les bassinoires excita de grands troubles en théologie. La quille que les géans jeterent dans l'Olympe en s'amusant, y causa parmi les dieux & les déesses moins de bruit & de rumeurs.

La Sorbonne demanda une rétractation au Doyen, & il ne voulut point en faire ; elle le menaça de le rayer du nombre de ses docteurs, & il menaça la Sorbonne de révéler son secret ; à cette menace les théologiens tremblèrent, & la querelle en resta là.

2. ↑ Tout Paris a connu le Président *de Mazi*. Il était neveu de l'Abbé *Pucelle*. Dans les querelles de la bulle *unigenitus*, il se distingua comme son oncle, par son attachement aux libertés de l'église gallicane, & sur-tout par la trop énergique éloquence avec laquelle, en 1754, il parla dans une assemblée des Chambres. Il fut en conséquence envoyé prisonnier aux îles de sainte *Marguerite* ; avec la baguette de coudrier il trouva, ou il prétendit avoir trouvé une source d'eau vive, ce qui est vrai. Jusqu'à lui on n'y avait point encore vu d'eau potable. Tous les prisonniers bénissent & attestent la vertu de la baguette du Président *de Mazi*, comme tous ceux qui l'ont connu à Paris, assurent que de son vivant, la baguette était très-respectueuse en passant devant les dames.



Exercices de dévotion de M. Henri Roch avec Mme la duchesse de Condor

LES
EXERCICES
DE DÉVOTION
DE
M. HENRI ROCH
AVEC M^{me}. LA DUCHESSE
DE CONDOR.

M. Henri Roch avait autant de sortes de réputations, qu'il y a de quartiers dans Paris ; au Palais royal on le prenait pour un amateur du beau sexe : aux Thuilleries il passait pour un philosophe, ses propos, ses liaisons & la sagesse de sa conduite lui méritèrent cet honneur : dans le faubourg St. Germain on le regardait comme un dévot. Ce qui lui valut cette réputation dont il ne se doutait pas, & dont il n'était pas digne, furent quelques visites de bienfaisance qu'il fit à M. le duc de *Corgnon*, chez qui se réunissaient les béats & les béates du quartier pour s'entretenir du prédicateur, du confesseur & du saint

du jour, du purgatoire, du jugement, de la mort, de l'enfer & de beaucoup d'autres choses, toutes de cette espèce & toutes fort amusantes. Moins M. Henri Roch avait parlé dans ce tripot qui s'appellait l'*assemblée des Saints*, plus on l'avait jugé un homme intérieur, un vrai dévot.

M^{me}. la duchesse de Condor qui l'avait vu dans cette *assemblée*, le fit prier de la venir voir. Vous êtes, lui dit-elle, en le recevant, un homme à bonnes œuvres, & voilà pourquoi je désire passer une journée avec vous. Je suis seule, mais tout-à-fait seule ; mon mari est parti ce matin pour la campagne ; mes femmes m'ont demandé la permission d'aller au calvaire pour faire leur *bon jour*, & je compte sur vous pour m'aider à faire mes exercices de dévotion.

À ces mots d'exercices & de dévotion, M. Henri Roch fut au moment de dire qu'il n'y entendait rien ; mais pendant que M^{me}. la Duchesse parlait, il la regardait ; il voyait une femme jeune & belle ; il la plaignait d'être dévote : mais il admirait en elle deux grands yeux noirs & bleus, qu'elle baissait modestement, un front très-découvert & sur lequel régnait en arc deux grands sourcils, que la *Grenée* (1) n'aurait pu mieux dessiner. Ses dents étaient deux rangées de perles. Son teint était aussi frais que celui d'une rose à demi éclosée. Sous son mouchoir il soupçonnait deux de ces trésors, tels qu'on en trouve rarement & tels que n'en ont jamais vu ni M. de *Ruillieres* (2), ni M. *Greuse* (3) lui-même, qui en a beaucoup vu.

Ce ferait-là, pensait M. Henri Roch, une belle conversion à faire ; avec une dévote soyons dévots ; il n'y a pas grand mal à cela ; c'est une petite comédie à jouer ; voyons quel en sera le dénouement. Je ferai, répondit-il, tout ce que M^{me}. la Duchesse jugera à propos d'ordonner : heureux & très-heureux, si je puis lui être utile !

Ah ! Monsieur, répliqua Madame, que vous êtes honnête ! Les gens d'esprit sont toujours polis. Je m'attendais bien à cette complaisance de votre part, & je vois avec plaisir que je ne me suis pas trompée ; mais je m'aperçois que vous avez bien chaud. — Cela est vrai, Madame, je suis venu un peu vite. — Pauvre garçon ! J'ai aussi prodigieusement chaud ; mais, si je ne me trompe, vous suez. — Cela est encore vrai. Le temps est lourd & pesant, & je suis venu à pied des Thuilleries jusqu'ici. — Pauvre garçon ! Vous aurez mes chevaux pour vous en retourner ; & moi aussi, je

sue horriblement ; vous avez l'air bien fatigué. — Un peu, Madame ; mais cela passera, — Pauvre garçon ! Vous me faites pitié. Je tremble que vous ne preniez quelque maladie. Savez-vous ce qu'il faut faire ? entrez dans ce petit cabinet ; vous y trouverez chemises, robe de chambre, caleçons, pantoufles & bas du matin. — Mais, Madame... — Quoi ! Madame ! il faut être dévot & point scrupuleux. Allez, mettez-vous à votre aise ; voulez-vous que j'aie à me reprocher de vous avoir procuré une pleuresie ? Le mal de la mort ? J'en mourrais de chagrin. Vous en ferez d'ailleurs plus commodément pour m'aider à faire mes exercices de dévotion. Nous n'avons pas à craindre de donner du scandale, nous sommes seuls, Ne vous l'ai-je pas dit ? Souvenez-vous-en donc ?

M. Henri Roch obéit, & l'infant d'après il reparut en robe de chambre. J'aime à vous voir comme cela, lui dit Madame ; avez-vous un peu moins chaud ? Vous êtes-vous bien essuyé ? Ce n'est pas tout : écoutez-moi ; on m'avait préparé un bain ; je ne veux pas le prendre ; il m'affoiblirait trop. Sans façon, allez-vous mettre dedans. — Mais, Madame. — quoi ! Encore Madame ! Laissez-vous faire ? Allez prendre ce bain ? Je le veux ; quand vous n'y resteriez que dix minutes, cela vous délassera, & j'en aurais moins de crainte que vous ne tombiez malade : point de raisonnement, & faites ce que je vous dis.

M. Henri Roch obéit ; il se rend au cabinet des bains. Ce cabinet était à côté d'un boudoir, où Madame la Duchesse entra presque aussitôt pour changer de chemise, La porte qui était entr'ouverte, laissa à M. Henri Roch la liberté de tout observer. Ses yeux n'avaient encore rien vu d'aussi beau & d'aussi éclatant ; la vérité pouvait assurer de Madame la Duchesse & de toutes les formes de son corps, ce que la fable a raconté de celui de Vénus.

Au sortir du bain M. Henri Roch alla la rejoindre. Avant de déjeuner, lui dit-elle, nous réciterons l'oraison de St. *Christophe*, le patron de mon mari. C'est mon usage, depuis que je suis avec lui, & je n'y ai jamais manqué. C'était un grand Saint que ce Saint *Christophe* ! dites, cela n'est-il pas vrai ? — Oui, Madame, & son épouse devait être une bien grande femme. — Oh ! c'est ce que je ne fais pas, répliqua Madame, en lui présentant un chocolat délicieux. Le parfum de la vanille dont il était ambré, flattait agréablement l'odorat. Quand l'estomac est content, lui disait-elle, on prie Dieu ; avec plus de dévotion.

Après ce déjeuner restaurant, on entra dans le boudoir, qui était d'un simple bois d'acajou ; pour tout meuble on voyait dans une niche une ottomane d'un satin violet. Les rideaux, les cordons, les galons, les glands, les franges, les houpes étaient assortis à ce meuble ; aux côtés de cette niche étaient deux prie-Dieu, garnis de leurs couffins. C'est ici, dit Madame, que nous ferons nos exercices spirituels ; & nous n'y ferons point interrompus : personne n'y entre sans être appelé. Tout en donnant cette instruction à M. Henri Roch, elle sort d'une petite bibliothèque les *méditations du révérend Pere Croiset*.

Avant de commencer notre lecture, dit-elle, recueillons-nous un moment. Voilà votre prie-Dieu, & voici le mien. On se met à genoux ; après quelques minutes de recueillement, M. Henri pousse un grand soupir & s'écrie ; *Dieu, qu'elle est belle !* De la beauté de qui parlez-vous donc, lui demande Madame la Duchesse ? Hélas ! répond-il, mon esprit s'est élevé un moment jusqu'au ciel ; j'ai cru être avec les anges & contempler avec eux les beautés de la Sainte Vierge ; à la bonne heure, dit-elle ; j'avais pensé que vous vouliez parler de ma beauté ! Je vous en prie, rien de profane dans nos exercices. Je ne suis pas belle, & nous ne sommes ici que pour prier & pour nous sanctifier. Dieu nous voit & nous ne devons rien faire ni dire, qui ne soit digne de lui. Asseyez-vous à côté de moi ; en lisant, vous ne serez pas obligé d'élever la voix ; vous vous en fatiguerez moins & je vous entendrai mieux. Lisons la méditation des élus dans le ciel ; la petite extase que vous avez eue, semble indiquer cette lecture.

À peine M. Henri Roch eut-il commencé à lire, que Madame la Duchesse l'arrêta & lui dit : fermez un moment ce livre, & avant tout, dites-moi pourquoi, en déjeûnant, m'avez-vous demandé, si la femme de St. *Christophe* était bien grande ? Votre curiosité m'en donne. Quel intérêt prenez-vous à la taille de cette femme ? Êtez-vous pour les grandes tailles ? — Non pas absolument ; mais vous savez, Madame, que St. *Christophe* était très-grand ; & si Madame son épouse n'avait eu qu'une taille ordinaire, elle eut été très à plaindre. — Très à plaindre ! — Et pourquoi ? s'il vous plait, dites-moi cela, je vous prie ? — c'est que, c'est... Madame, je n'en fais rien, — Quoi ! c'est ? Vous le savez : voulez-vous faire le mystérieux avec moi ? Je veux que vous me l'appreniez. — C'est, Madame, c'est que... je ne m'en souviens plus. — Encore ! c'est qu'il faut s'en souvenir & me le dire sur le

champ. — C'est que, c'est... comme l'on dit, c'est qu'il faut que chacun ait chaussure à son pied. — Pauvre garçon ! que vous êtes innocent ! & quel rapport entre un pied avec la chaussure, & S. *Christophe* avec la femme ? Dites-moi ce que vous entendez ; car je ne vous comprends pas. Voilà mon pied & mon soulier ; expliquez-vous.

M. Henri Roch, en dévot bien appris, commence à mettre ses gands, leva les yeux au ciel, & prenant ensuite le pied de Madame la Duchesse, il parla ainsi : Ce pied est très-petit ; le soulier l'est aussi, quoiqu'il vous soit un peu trop grand. — Vous avez raison, Monsieur, il m'est beaucoup, mais beaucoup trop grand. — Cependant Madame, malgré cette différence, l'un semble fait pour l'autre ; mais si ce soulier n'étoit pas plus grand qu'une noix, vous ne pourriez vous en servir. Il en eut été de même de S. *Christophe* à l'égard de la femme, si elle... Je vous entends, répart Madame, n'en dites pas davantage ; fachez seulement que Dieu ne laisse pas les Saints dans l'embarras, & qu'il fait des miracles pour eux. Il en eut fallu, dit M. Henri Roch, un bien grand pour... ! Commençons notre lecture spirituelle.

CHAPITRE III.

De la Félicité des Élus.

I^{er}. Point.

“ **L'**ESPRIT humain est trop foible pour comprendre les délices que produira dans un bienheureux, la possession de Dieu. Les joies humaines ne sont rien en comparaison des joies célestes. Ce ne sont que des gouttes de cet océan, où l'on sera plongé, de légères étincelles de ce feu dévorant dont on sera embrasé ! Dieu, en se communiquant à un bienheureux, l'unira tellement à son être, qu'il entrera en participation de ses grandeurs & de sa souveraine félicité ! Sa possession excitera dans l'ame des élus des transports divins, des ravissements d'une sainte volupté ; comme un torrent impétueux, il les remplira, il les rassasiera, les embrasera, les énuivrera d'amour & de plaisir : *saturabuntur, inebriabuntur.* ”

Arrêtez un moment, Monsieur, lui dit Madame la Duchesse, faisons quelques pieuses réflexions là-dessus. Le paradis doit être quelque chose de bien beau ! Les délices des Saints doivent être bien délicieuses ! qu'en pensez-vous ? N'avez-vous jamais eu l'envie d'en goûter ? — Ah ! Madame, que le tems me dure de m'en enivrer ! — Mais Monsieur, vous figurez-vous ce que peuvent être ces plaisirs, ces saintes voluptés, ces ravissmens divins, ces extases célestes ? Pourriez-vous imaginer quelque chose pour en faire une légère comparaison ? J'ai entendu dire, répond M. Henri Roch, en baissant les yeux & la voix, que ces plaisirs ressemblent à ceux qu'une jeune femme bien amoureuse peut trouver dans les bras d'un mari jeune, frais & vigoureux. Madame en doit savoir quelque chose ! Moi ! replique-t-elle, non, en vérité, je n'en fais rien du tout. Je n'ai jamais été amoureuse de mon mari ; j'ai vingt ans, je n'en avais que seize lorsque je l'épousai, & il en avait cinquante-huit. Je n'ai jamais trouvé grand plaisir avec lui. Continuez à lire, ces délices des élus me font un grand, plaisir.

M. Henri Roch reprend le livre ; mais en lisant il ne perd pas de vue Madame la dévote, il voit son visage se colorer & s'enflammer insensiblement ; ses yeux, à demi fermés, sont tournés & fixés sur lui, des soupirs entrecoupés s'échappent par intervalle de sa bouche. Ah ! Monsieur Roch, s'écrie-t-elle, arrêtez, je n'en puis plus, ces délices du paradis me donnent des vapeurs ; que vais-je devenir ? Je m'en sens suffoquée. Ne m'abandonnez pas, il me faudroit de l'air. De grace & au nom de Dieu, ôtez mon mouchoir du cou, sur-tout ne vous scandalisez pas des horreurs que vous verrez. M. Henri Roch écarte ce mouchoir, & ces horreurs qu'on craint de montrer, sont deux globes d'albâtre. Leur blancheur est celle des lys, & leur douceur celle du fatin. À la vue de ces merveilles les sens de M. Henri Roch s'embrasent, & les yeux de Madame aux vapeurs sont entièrement fermés. Elle ne s'apperçoit de rien. Peut-être même dans l'état de trouble & de pamoison où elle se trouve, s'imagine-t-elle commencer à goûter les délices des élus.

M. Roch, dit-elle d'une voix foible & mourante, je vous demande pardon de tant d'embarras, mais je souffre cruellement. Ayez la charité de m'aider à me déshabiller, ce n'est que sur mon lit que je puis trouver du soulagement.

La promptitude & la dextérité avec laquelle M. Henri Roch travaillait, semblait dire à Madame la Duchesse qu'elle n'était point la première femme

qu'il mettait au lit ; elle était couchée, & les vapeurs n'allaient qu'en augmentant. Ah ! mon mari, disait-elle, mon bon mari, si vous étiez ici, vous me feriez d'un grand secours ! Dites-moi, Madame, demande M. Henri Roch, ce qu'il ferait, afin que pour vous guérir je puisse le faire ? Je me meurs de douleur de vous voir dans cet état. Je n'ose, M. Roch, vous le dire. — Dites, Madame, dites, je vous en conjure, & si votre guérison dépend de moi, vous pouvez compter sur tous mes soins. — Vous craignez peut-être d'offenser Dieu. — Dans le triste état où est Madame, il ne s'agit point d'offenser Dieu, mais de vous empêcher de mourir. — Lorsque j'ai des vapeurs, mon mari fait l'œuvre de Dieu dans mon jardin ; s'il n'y avait point de péché à prendre sa place ? — Ah ! Madame, le péché est une chose horrible. Écoutez, M. Roch, pour qu'il n'y ait point de péché, offrez-le à Dieu comme un acte de charité & de dévotion. Faites-le pour l'amour de lui ; ôtez, mon cher, vos caleçons pour n'être pas gêné. C'est une croix que Dieu vous envoie, embrassez-la de bon cœur, elle vous sanctifiera. Vous le savez, mon cher, car vous êtes grandement dévot, que ce n'est que par les peines & les croix qu'on arrive aux plaisirs du ciel.

Pas n'est besoin, je pense, de dire la ferveur avec laquelle M. Henri Roch embrassa sa croix. *Deo gratias*, M. Roch, lui dit Madame la Duchesse, votre remède est excellent pour les vapeurs, & Dieu ne laissera pas sans récompense, un dévot qui travaille avec autant de ferveur que vous ; mais ne vous en allez pas encore, car mes vapeurs peuvent revenir. Sans vous je serais peut-être morte, & peut-être damnée, car il y a huit jours que je ne me suis pas confessée. Lorsque ces vilaines vapeurs me prennent, elles durent plusieurs heures de suite & reviennent à plusieurs reprises ; grace à votre remède, je n'en ai jamais eu de crise aussi courte que celle que je viens d'éprouver.

Je vous avoue, Monsieur, qu'en vous recevant ce matin, je ne m'attendais pas à vous donner un si grand embarras : j'en suis confuse, mais vous qui êtes dévot, vous savez que c'est Dieu qui, à son gré, donne la santé & la maladie ; il a mis la maladie en moi, & le remède en vous. La maladie est une croix que Dieu m'envoie. Cette croix est un arbre de vie pour qui l'embrasse avec joie (4). Heureux celui qui est fortement attaché à cet arbre de vie.

M. Henri Roch bien résigné à cette sublime morale, ne répond rien, mais sentant un redoublement de dévotion, il s'unit de nouveau, & plus fortement que jamais, à l'arbre de vie. Votre dévotion est grande, Monsieur, lui dit Madame, aussitôt qu'elle peut parler ; pour guérir, j'ai fait quatre neuvaines à l'église des grands carmes ; j'en ai fait autant à la chapelle de l'immaculée Conception, qui est chez les grands Cordeliers : pendant un an j'ai porté le scapulaire de la sainte Vierge, & le cordon de S. François. J'ai fait dire deux mille messes chez les Religieuses de la Conception : j'ai envoyé vingt-deux fois à dîner aux RR. PP. Capucins, & pendant tout un carême à collation aux RR. PP. Récolets. Rien ne m'a réussi. Mes vapeurs ne m'ont point quittée, & les crises sont plus violentes que jamais. Mon mari fait bien ce qu'il peut ; mais le pauvre homme ne peut pas grand'chose ; il est âgé & son remède m'est presque inutile.

J'ai peur, M. Roch, que mes vapeurs me reprennent : prévenons le mal, encore une fois pour l'amour de Dieu, mais ne péchons pas. J'aimerais mieux mourir : faisons pendant le remède un acte d'amour de Dieu : disons-lui tous deux ensemble que nous l'aimons de tout notre cœur, de toute notre âme, & sur-tout de toutes nos forces : c'est ainsi qu'il mérite d'être aimé.

Quand ces actes d'amour furent achevés ; voyez, dit-elle à M. Henri Roch, à quel danger une jeune femme est exposée avec un vieux mari ; convenez que je suis à plaindre. Pour être dévote on n'est pas insensible, on sent des besoins comme celles qui ne le sont pas. Mon mari est bien un honnête homme, mais je ne l'ai que, parce qu'au sortir du couvent on me le fit épouser : c'est un homme de Dieu, un vrai dévot. Mon père & ma mère sont aussi dévots : ils m'ont élevée dans la dévotion. En me mariant à un jeune homme, ils craignaient d'exposer mon salut. Je ne dois pas leur en savoir mauvais gré. Ce qu'ils ont fait c'est pour mon bonheur, & ils se sont trompés, car lorsque j'ai des vapeurs, je n'en suis pas moins à plaindre ; & sans la charité que vous avez eue, je risquais de mourir seule & sans recevoir mes sacrements. C'est Dieu lui-même qui m'a inspiré de vous prier de venir aujourd'hui m'aider à faire mes exercices de dévotion. Il n'a pas voulu me laisser mourir sans m'être confessée. Je l'en remercie & vous aussi.

Puis-je, M. Roch, vous demander un service ? Écoutez : ces crises de vapeurs me prennent jusqu'à six ou sept fois, & les dernières sont toujours plus fortes que les premières. Pour les prévenir ne pourrait-on pas ?... Je

fuis bien sûre qu'alors j'en ferais quitte. Si cela ne vous faisait point trop de peine ? je vous demanderais le remède une troisième fois (5) : afin d'éviter toute idée de péché & de plaisir défendu, voici ce que je ferai : je m'imaginerai que c'est mon mari qui, pour me guérir, fait l'œuvre de Dieu dans mon jardin. Lorsque vous aurez achevé ma guérison, nous reprendrons nos exercices de prières : nous ferons une seconde lecture spirituelle, & un peu d'oraison mentale.

Pendant que Madame la Duchesse parlait ainsi, M. Henri Roch s'arrangeait en ses bras, & commençait l'œuvre de Dieu. Cette œuvre était à peine achevée que Madame, reprenant vie & parole, lui demande : sans curiosité, M. Roch, comment appelez-vous ce qui me guérit. — Cela s'appelle mon cœur. — Quoi c'est là votre cœur ! Je ne l'aurais jamais cru. Ah ! Monsieur, que votre cœur est bien fait pour le mien ; & je vous assure que si nos cœurs étaient toujours ensemble, je ne ferais jamais malade. Sans compliment ce cœur est un remède souverain à mon état. Je me trouve beaucoup mieux, & nous nous leverons pour continuer nos exercices de dévotion.

Au sortir du lit on entra dans le boudoir pour reprendre la lecture. Je ne veux plus, dit Madame, du paradis : ce sont ses délices qui m'ont jetté dans cet horrible état de vapeurs, & lesquelles, si vous n'aviez été avec moi, m'auraient peut-être suffoquée. Au lieu de lecture nous ferons un moment d'oraison ; mais quel en sera le sujet ? Les feux de l'enfer, dit M. Roch. — Point de ces feux, je vous en prie, replique-t-elle, c'est : un sujet trop chaud pour le temps qu'il fait ; méditons plutôt sur les vains plaisirs du monde.

Chacun se met à son prie-Dieu & l'oraison commence. M. Henri Roch riait doucement de son aventure, se disant en lui-même : un plaisir qu'on cherche nous fuit des années entières ; un moment arrive, & sans nous y attendre, nous trouvons ce que nous avons désiré si souvent, si ardemment & si inutilement ; il était seulement fâché que ce plaisir lui eût si peu coûté. Tout en faisant ces réflexions, il voit le long du rideau une espèce de fouet ou de discipline, dont les cordes tressées avec de la soie violette & des fils d'argent, étaient remplies de gros nœuds. L'idée lui vint de donner ou de faire donner la discipline à la belle dévote aux vapeurs. Ah ! pécheur, s'écria-t-il, malheureux que je suis ! je me suis peut-être damné ! Quoi ! dit Madame, damné ! vous ! Eh ! comment ? pourquoi ? vous avez fait une

œuvre méritoire. Vous avez rappelé à la vie une jeune femme qui se mourait sans vous ; vous avez même le mérite de l'avoir fait de bonne grace & sans vous faire prier ; il n'y a rien là qui puisse damner, sur-tout par les sages précautions que nous avons prises. Savez-vous, mon cher M. Roch, que je serais très-fâchée que fussiez damné, sur-tout en ce tems-ci où il fait une chaleur excessive ; mais je n'en crois rien. N'est-ce pas pour l'amour de Dieu que vous avez dissipé mes vapeurs ? N'avez-vous pas rapporté à Dieu le plaisir que vous avez goûté, si toutefois vous en avez goûté ? — Hélas ! oui, Madame, j'en ai goûté un bien grand, un plaisir céleste, incomparable, un plaisir des anges, & qui n'était pas fait pour un misérable & chétif pécheur comme moi. Je crains de ne l'avoir pas entièrement rapporté à Dieu, & de m'être un peu damné quand vous me pressiez dans vos bras ; quand mes mains pressaient votre sein, ce sein le plus beau que le ciel ait peut-être jamais formé. Je n'en suis pas bien sûr, mais je crains de m'être oublié dans certains momens de transport, & d'avoir tout-au-moins commis quelques péchés véniels. Si j'avais une discipline je m'en déchirerais les épaules, pour expier les fautes que je puis avoir commises en travaillant à votre guérison.

Voilà, dit Madame, une discipline, mais j'ai regret que vous vous punissiez pour un péché dont vous n'êtes peut-être pas coupable. Pendant que vous ferez cet exercice de pénitence, & afin que Dieu vous pardonne, je dirai le *Te Deum*. Si je croyais que cela lui fût plus agréable de le chanter, je le ferais de bon cœur : je ne fais pas la musique ; mais d'ailleurs j'ai la voix assez juste & assez jolie. Ah ! Madame, dit M. Henri Roch, le chant a bien une autre vertu que la simple prière, & voilà pourquoi, pour appaiser Dieu, on chante toujours à l'église & à l'opéra.

M. Henri Roch prend la discipline, & Madame la Duchesse commence par entonner le *Te Deum* ; mais ayant achevé le premier verset, elle s'écrie : arrêtez, Monsieur ; vos scrupules allument les miens. Si vous avez péché, c'est moi qui en suis la cause ; c'est à moi à m'en punir, & si le plaisir damne, je dois craindre de l'être, car j'en ai goûté un bien délicieux. Je crains, comme vous, de ne l'avoir pas entièrement rapporté à Dieu ; je confesse qu'en recevant vos caresses, sur-tout lorsque nos cœurs étaient ensemble, j'ai eu certains momens de distractions, où je ne pensais pas à Dieu. C'est par vous que le plaisir & la guérison me sont venus ; c'est aussi

par vous qu'il faut que le châtement m'en arrive ; prenez cette discipline, frappez-moi. En parlant ainsi, Madame la Duchesse s'abouche sur une ottomane, en criant : punissez, Monsieur, punissez une péchereffe.

À la vue de tant de beautés, M. Henri Roch tombe à genoux, je me recueille un moment, dit-il, pour offrir à Dieu, & pour le prier d'avoir pour agréable la sainte action que je vais faire. C'est dans cette attitude qu'il observe en détail des charmes, dont le moindre, comme l'on dit, ferait pâmer le pape & ses soixante & dix cardinaux. La lune en son plein a moins d'éclat. Le marbre n'est pas plus ferme & le latin est moins agréable au toucher ; une douce carnation semble l'animer ; deux petites fossettes l'une sur chaque joue, sont des agrémens qu'il est rare de trouver ; au tour de ces charmantes fossettes sont vingt petites veines d'azur, qui se croisent en divers sens, descendant le long de deux colonnes, sur lesquelles, pour les arrondir & les perfectionner, la nature semble avoir épuisé toutes ses ressources. L'art ne fit jamais rien d'aussi beau. Pardon, Madame, dit M. Henri Roch ; mes yeux sont éblouis, est-ce lui ? Oui, s'écrie-t-elle, c'est lui-même, frappez-le & frappez fort.

Il me vient, dit à son tour, M. Henri Roch un scrupule, ce n'est pas lui qui est coupable, & je crains de punir un innocent ; non en vérité, je n'en ferai rien ; je ne le frapperai pas. C'est à moi à me punir & non pas à vous, qui êtes une sainte, & qui êtes malade. Oui, je veux me déchirer les épaules : arrêtez, s'écrie encore Madame la Duchesse, en se levant tout-à-coup, de grace modérez vos douleurs. Les remords, dont vous êtes tourmenté, me font pitié ; si absolument vous voulez vous punir, ce sera moi qui serai chargée de ce pieux office, car je ne veux pas que dans votre désespoir, vous vous punissiez plus qu'il ne faut. — Puisque, Madame veut avoir cette bonté, je la supplie de ne pas m'épargner, & s'abouchant à son tour, il présente à la belle dévote un dos ferme & nerveux ; c'étoit celui d'*Hercule*.

À l'aspect de ce visage & de ses belles dépendances, savez-vous, lui dit Madame, que j'ai le même scrupule que vous ? Je crains aussi d'offenser Dieu, en punissant un innocent. Pourquoi, en effet le maltraiter pour un plaisir qu'il n'a pas eu ? Levez-vous, & s'il faut que justice se fasse en ce monde pour l'éviter en l'autre, avifons ensemble aux moyens de punir les parties coupables.

Savez-vous aussi, ajoute-t-elle, que c'est une chose horrible que le visage d'un homme, & que la vue du vôtre fait sur moi le même effet, que les délices des élus, qu'il excite mes vapeurs ? Ce n'est pas un mensonge, car pour tous les biens du monde, je ne voudrais pas mentir ; mais je sens en moi un je ne fais quoi, qui me préface quelques malheurs, si à bonne heure nous n'y mettons ordre : ne pourrait-on pas, mon cher Monsieur, appliquer le remède avant que le mal arrive ? C'est, comme quand on se purge pour prévenir la fièvre. Dieu, qui est bon, ne le trouve pas mauvais ; soyons seulement attentif à ne pas avoir de distractions ; & pour cela, pendant tous les tems du remède, nous ferons de concert, & sans nulle interruption des actes d'amour de Dieu ; je dirai pour l'*amour*, & vous répondrez *de Dieu* ; c'est comme quand on fait une prière ensemble, elle en est plus agréable à Dieu ; ce sera aussi le moyen de ne pas nous damner en faisant une bonne œuvre.

Madame la Duchesse, tout en disant ces belles choses, se laisse tomber sur l'ottomane, & sans perdre du tems, commence à dire pour l'*amour*, & M. Henri Roch de son côté à répondre *de Dieu*. Quiconque eût écouté, eut pendant une demi-heure entendu ce pieux concert pour l'*amour de Dieu* — pour l'amour de Dieu — pour l'amour, pour l'amour, pour l'amour, — de Dieu, de Dieu, de Dieu.

Ces actes d'amour finirent par un profond silence, que Madame la Duchesse rompit pour annoncer qu'elle n'avait point eu de distractions : je me sens mieux, dit-elle ; je me crois même entièrement guérie, à moins que je ne me trompe ; ce qui m'arrive quelquefois, & je fais mille remerciemens à M. Henri Roch de toutes les peines qu'il a pris pour ma guérison & pour mon salut.

Et moi, Madame, reprit-il, je suis enchanté d'avoir contribué à l'un & à l'autre. Si vous le trouvez bon, j'irai me mettre un moment dans votre bain. Je suis ravie, répond Madame, que l'idée vous en soit venue ; je voulais m'y aller mettre, mais j'aime beaucoup mieux que ce soit vous. Cependant, si sans offenser Dieu nous pouvions y être tous deux ensemble ? N'y aurait-il pas quelque péché à cela ? Je pense pourtant que non, car cela peut être regardé comme la fuite nécessaire à une parfaite guérison.

Ce raisonnement demeura sans réplique, & lorsque M. Henri Roch fut dans le bain, Madame la Duchesse se plaça sur lui, nous ne sommes pas trop

bien, dit-elle ; mais il faut favoir se gêner pour une bonne œuvre. On n'est pas en ce monde pour avoir tous les aïses ; actuellement que nous sommes tranquilles, difons les joies, ou *les sept alégreffes de la Sainte Vierge*. C'est une de mes dévotions du matin. Je les fais par cœur, & vous pourrez les dire tout bas, pendant que je les réciterai tout haut.

Notre dévôte avait à peine commencé cette sainte priere, qu'elle sent remuer sous elle le cœur de M. Henri Roch : elle craint de le blesser ; pour éviter cet inconvénient, ainfi que les distractions qui pourraient en être la fuite, & tout en continuant, *comme si de rien n'était*, les joies de la Vierge, elle prend ce cœur & le met avec le sien. Les joies n'étaient pas encore finies, qu'elle crie : ah M. Roch ! qu'est donc devenu votre cœur ? Il n'est plus avec le mien.

Madame, répond-il, il est écrit dans Isaïe : *Et juvenes in infirmitate cadunt*^[1]. La vigueur de la jeunesse a les affoibliffemens. Jérémie de son côté a dit : *Et Sol occidit dum adhuc effet dies*^[2], & le Soleil se couche quelquefois en plein midi. Ce que les prophetes ont annoncé, doit arriver. Je suis fâchée, reprend Madame, que les prophetes aient annoncé des choses comme celles-là. — Il faut, Madame, se résigner, & n'être fâchée de rien. Quel homme est en droit de demander à Dieu pourquoi il fait ceci, & pourquoi il fait cela ? Dieu est maître & il fait dire à ses prophetes ce qu'il lui plaît ; d'ailleurs mon cœur fait que vous êtes guérie. Est-ce qu'il se connaît à cela ? Sans doute, Madame, qu'il s'y connaît ; penseriez-vous qu'il agit en aveugle ? le prenez-vous pour une bête ? — Non-certainement. — Vous le prenez donc pour un étourdi, de ne pas favoir ce qu'il fait. — Encore moins ; mais je suis affligée de le favoir si triste, je l'aime bien mieux quand il est un peu en colere. Il n'est pas triste, replique M. Henri Roch, mais il dort & tel est son usage, lorsqu'il a travaillé sept heures de suite. — Quoi ! il y a donc sept heures que nous sommes ensemble ! Que le tems passe vite quand on fait de bonnes œuvres ! Sortons promptement d'ici ; car mes femmes, qui ont été au Calvaire faire leurs dévotions, doivent être de retour.

On était à peine habillés, que les femmes arriverent : on ne leur parla point des vapeurs qu'on avait eues ; mais on les gronda fortement de s'être faites attendre, quoiqu'on ne les eusse pas attendues ; ensuite on demande à dîner.

Nous ne parlons point de ce dîner : nous n'écrivons que pour des dévots & non pour des gourmands : nous ne devons entretenir nos lecteurs que de ce qui peut les édifier, & pour cela en sortant de table, nous entrerons avec Madame la Duchesse, & M. Henri Roch dans le fallon de compagnie, & nous nous édifierons en écoutant leur conversation, qui ne roula que sur des sujets de piété. Madame en fit presque tous les frais : elle vanta beaucoup les talens de M. Henri Roch pour les exercices de dévotion, & sa charité active & la bonté de son remède pour les vapeurs. Les communions, les saluts, les confessions eurent leur tour, ainsi que les sermons, les indulgences & les confesseurs.

M. Henri Roch, qui avait de bonnes intentions, se prêtait discrètement à ce langage ; à la vérité c'était de l'ennui pour lui ; mais cet ennui avait été payé d'avance par tous les plaisirs qu'il avait eu dans la matinée. Sur les cinq heures il parla de se retirer. Il est encore à bonne heure, lui dit-elle ; où voulez-vous donc aller ? est-ce aux incurables ou à la charité pour visiter les malades ? Faites-vous quelque neuvaine ? Est-ce à notre Dame, ou à St. Sulpice ?

Non, Madame, répond-il, je vais à la comédie. À la comédie ! eh ! comment osez-vous aller à la comédie ? Vous risquez de ne point avoir l'absolution. Ce mot de comédie me fait frémir. Vous irez donc à pied ? Car je ne puis vous prêter mes chevaux. Ils ont été ce matin en dévotion au Calvaire avec mes femmes ; & il serait indécent que ce soir ils allassent à la comédie. Croiriez-vous que de ma vie je n'ai vu, ni lu aucune de ces abominables comédies ? Il est vrai que très-souvent j'ai été tentée d'en voir au moins une, pour savoir si cela est aussi criminel qu'on le dit ; peut-être même que si ma curiosité était satisfaite, je serais pour jamais délivrée de cette tentation. J'ai entendu dire par le précepteur d'un petit frère que j'avais, que les *démoniens* (6) pour inspirer aux jeunes gens l'horreur du vin, leur montraient un homme ivre : il en doit être de même de la comédie : qui en voit une, ne doit plus être tenté d'en voir. Comment pourrions-nous faire pour y aller, & que mes femmes & mes gens ne le fussent pas ? Nous pourrions, je pense, aller au jardin du Luxembourg. Nous entrerions par la petite porte, & nous sortirions par la cour du château. Mes gens, ni mes chevaux ne s'apercevraient de rien.

Ce petit projet d'indévotion fut exécuté avec toute la prudence convenable pour ne scandaliser ni les uns ni les autres. On donnait *Alzire*. Pendant toute la représentation notre dévote versa des larmes. Vingt fois elle dit, que cela est beau ! il est dommage que cela soit défendu. Au cinquième acte elle crut entendre un beau sermon. *Maffillon*, le pathétique, l'éloquent *Maffillon* lui paraissait moins beau. Les peres *Élisée* & l'*Enfant* n'avaient, selon elle, rien prêché d'aussi sublime. *Bourdaloue* l'avait toujours ennuyée, & l'abbé *Beauregard* la faisait toujours bâiller. Ce qui sur-tout lui fit un plaisir extrême, fut de voir pleurer tout le monde & de ne voir dormir personne. Voilà, disait-elle, ce que je n'ai jamais vu à l'église pendant le plus beau sermon.

Après le spectacle on rentra dans le jardin du Luxembourg. Madame la Duchesse, toute émerveillée de ce qu'elle avait vu & entendu, demande quel est le divin auteur de cette piece. C'est *Voltaire*, répond M. Henri Roch, — Mais j'entends parler de ce Voltaire comme d'un scélérat. Tout le monde me dit qu'il est damné. Je l'ai entendu dire par mon pere qui a beaucoup d'esprit, par mon mari, qui n'en manque pas, quoiqu'il ne vaille pas grand'chose pour les vapeurs, par Madame la Maréchale de *Globroi*, qui entend deux messes par jour. Et mon confesseur m'a souvent répété ce que j'ai toujours entendu dire de ce *Voltaire*. Comment un damné peut-il dire de si belles choses ? — Madame, Paris est rempli de damnés, qui parlent beaucoup mieux que les Saints. — Comment appelle-t-on cette comédie ? — Ce n'est pas une comédie. C'est une tragédie. — Qu'est-ce donc qu'une comédie ? — Demain on en donne une qui s'appelle le *Tartuffe*. — Oh ! dit Madame, avec vivacité, je veux voir cette comédie du *Tartuffe*, & s'il n'y a pas plus de mal qu'à la tragédie, j'en parlerai au pere *Hilarion* mon confesseur, & lui demanderai la permission d'y venir souvent, parce que je ne m'y ennuye pas.

Pendant ce petit colloque passa une dame de la connoissance de M. Henri Roch, qui lui dit : j'entends M. Roch ; Le verra-t-on ce soir ? Je ferai, Madame, répond-il, mon possible pour avoir cet honneur-là. Est-ce que, lui demande Madame la Duchesse, vous ne viendrez pas souper avec moi ? Je vous en prie, & ne tardons pas à nous retirer. Pour sanctifier notre chemin, & pour qu'il n'arrive aucun accident à mes chevaux, nous dirons notre chapelet.

En entrant à l'hôtel, Madame demande à souper ; & lorsqu'on fût levé de table, elle alla avec M. Henri Roch se recueillir dans sa chambre à coucher. Sur les onze heures il voulut prendre congé d'elle. — Quoi, si promptement ! Mais il n'est pas tard ; vous voulez, peut-être, aller chez cette dame, qui vous a salué au Luxembourg ? Prenez-y garde ; je ne l'ai pas vue, mais elle n'a pas le ton dévot : a-t-elle des vapeurs ? Je ne le crois pas ; les femmes qui ne sont pas dévotes, en ont rarement. Puisqu'il en est ainsi, continua Madame, je vous demande la préférence. Je suis malade, vous le savez, & il n'y aurait point de charité de m'abandonner, après m'avoir vu dans l'état affreux, où j'ai été réduite ce matin. Je frémis de crainte, en pensant que toute la nuit je serai seule, exposée à mourir, après avoir été à la comédie ; ce qui m'avait été défendu par mon confesseur. Je sais bien que je n'y ai point fait du mal ; mais c'est une grande offense de Dieu de faire ce qu'un confesseur défend. Je suis certaine que si, pendant cette nuit, mes vapeurs me reprennent, j'en mourrai, & que je serai damnée. Seriez-vous bien aise de me voir brûler en enfer avec des démons & des gens que je ne connoîtrais pas ? Eh bien, en vous en allant, vous m'exposez au danger de la mort & d'une damnation éternelle. Il n'y aurait pourtant pas de difficultés, si vous vouliez passer ici la nuit ; vous auriez la chambre & le lit de mon mari. Pour qu'on ne s'aperçoive de rien, vous n'avez qu'à sortir tout à l'heure de l'hôtel, dans dix minutes vous rentrerez par la petite porte du jardin, dont voilà la clef ; c'est par-là que je sors tous les matins lorsque je vais à la messe, & vous remonterez par l'escalier du cabinet des bains.

Mais, Madame, nous sommes jeunes, dit M. Henri Roch, ne serait-ce pas s'exposer à la tentation en couchant si près l'un de l'autre ? Non, non, réplique-t-elle vivement. Je répons de moi, ma dévotion met en sûreté ma vertu. Ce que j'en fais, c'est seulement par une sage précaution contre la mort & contre la peur d'être damnée, après avoir été à la comédie. Quand il s'agit de son salut éternel, les précautions les plus sages sont toujours bonnes à prendre : allez & revenez promptement, je vais appeler mes femmes pour me déshabiller, & je ne commencerai pas ma prière que vous ne soyez arrivé : nous la ferons ensemble.

M. Henri Roch sort. Madame sonne : les femmes de chambre arrivent. Madame, lui demande celle qui ce jour-là était en faveur, est-elle un peu contente de M. Henri Roch ? Oui vraiment, répond-elle, & même beaucoup.

Il entend à merveille à faire les exercices de dévotion. Je le vois, dit l'une, tous les Dimanches à la grande messe de S. Sulpice ; à l'église il ressemble à un ange. Et moi, dit l'autre, je le vois aux Récolets, toutes les fois qu'il y a bénédiction & salut : il a l'air d'un prédestiné. Il se trouve, dit la première, à tous les sermons du Pere Élisée, & Madame doit l'y voir souvent. Vous êtes, ma mie, lui réplique la maîtresse, un petit oison : pensez-vous que quand j'écoute un prédicateur, je m'amuse à regarder les jeunes gens qui sont à l'église. J'ai ma foi bien besoin de ces Messieurs là ! Avez-vous prié pour moi au calvaire ?

Oui, Madame, répond l'interrogée, j'ai demandé à Dieu qu'il vous rende un peu moins dévote, afin que vous vous amusiez davantage, & que vous ne nous grondiez pas si souvent ; parce que cela nous fait faire notre service tout de travers, & que cela vous fait à vous un très-grand mal. Moi, Madame, dit la seconde, j'ai récité quatre fois l'oraison de Sainte Brigitte, pour que Dieu vous fasse accoucher heureusement. Pour accoucher, reprend la maîtresse, il faut être grosse : allez-vous-en vite, allez, vous êtes trois petites sottes. Je n'ai pas encore fait ma priere, & je me mettrai au lit sans vous.

Les femmes sortent, & M. Henri Roch ne paraît point : dans l'impatience de le revoir on descend au jardin, & on le trouve se promenant sous un berceau de jasmins & de chevre-feuilles. On délibère si l'on passera la nuit sous ce berceau, à faire quelque acte de dévotion : c'était le sentiment de M. Henri Roch ; mais Madame décida qu'il fallait aller faire la priere, se coucher, & revenir à la pointe du jour pour adorer Dieu.

On remonte donc à la chambre, & sans perdre du tems, on se met à genoux. Après la priere, M. Henri Roch fut chargé de dire les Litanies des Saints, & Madame se chargea de répondre les *ora pro nobis*. Lorsqu'il en fut à *Sancte Barnaba* ; passez, lui dit-elle, passez celui-là ; je ne l'aime pas ; étant à l'abbaye de Port-Royal, nous chantions une chanson où il y avait de la *béquille du pere Barnaba* : notre maîtresse de pension, qui savait très-bien ce que c'était que cette béquille, nous défendit de la chanter, & nous dit que ce S. *Barnaba* était fort indécent ; depuis ce tems je le laisse toujours en disant les Litanies. En paradis je ne me foucherais même pas de me trouver à côté de lui. Je n'y demeurerais pas long-tems.

C'est pourtant à lui, dit M. Henri Roch, que les dames *du Marais*, l'un des quartiers de Paris, se recommandent, lorsqu'elles ont des vapeurs. En voilà bien d'un autre, reprend-elle ! loin de me guérir des miennes, il m'en donnerait. Fi ! d'un Saint qui porte son *cœur* au bout de son né ; c'est un saint à faire peur à toutes les vierges du paradis. En y arrivant, la première chose que je demanderai à Dieu, sera de l'en faire sortir. Une dame de condition se déshonorerait de se trouver à côté d'un drôle comme S. *Barnaba* : n'en parlons plus & finissons les Litanies, car il est minuit, & je tombe de sommeil.

On était au moment de se quitter, lorsque Madame la Duchesse dit à M. Henri Roch : vous êtes un homme judicieux, voici une idée qui m'est venue en faisant la prière, & que je soumets à votre prudence : pendant la nuit vous serez bien éloigné de moi ; si mes vapeurs me prennent, je n'oserai vous appeler crainte d'être entendue ; peut-être même n'en aurai-je ni le tems, ni la force. Pour prévenir cet horrible malheur, vous pourriez vous mettre dans mon lit, vous n'y seriez pas gêné, car il est fort grand. Cet arrangement, à moi, me paraît fort sage ; la prudence, me dit souvent mon mari, est la mère de la sûreté : les conseils d'un mari sont bons à suivre : vos secours, si j'ai le malheur d'en avoir besoin, seront plus prompts ; mais vous ne vous souciez peut-être pas de dormir à côté de moi ?

L'obéissance, dit M. Henri Roch en se mettant au lit, est une grande vertu. Nous ne sommes pas en ce monde pour faire notre volonté, surtout lorsqu'il s'agit du salut de Madame la Duchesse du Condor, dont le mari est vieux, qui d'ailleurs est très-dévote, & qui a peur d'être damnée.

Avant de nous endormir, lui dit Madame, recommandons bien notre âme à Dieu, & après, en attendant le sommeil, vous me raconterez quelque histoire édifiante. Voudriez-vous me dire celle de la nièce de S. *Abraham*, hermite, laquelle coucha avec un jeune religieux, & qui ensuite voulut coucher avec son oncle ? Aimez-vous mieux me dire celle de *Sainte Marie Égyptienne*, qui fut une fille de joie, & qui ensuite passa quarante ans dans un désert sans manger ? Mais vous ne dites rien. Dormez-vous déjà ? Ce ne serait pas honnête de vous être endormi sans me souhaiter le bon soir.

Pour s'assurer du sommeil de M. Henri Roch, Madame la Duchesse alla aux enquêtes. Elle le pousse d'abord avec le pied, ensuite avec la main, ensuite elle regarde dans quel état est son cœur. Oh ! oh ! dit notre dévote

avec surprise ; il dort, & ce cœur est très-éveillé ! Mais c'est là un miracle ; jamais pareille chose n'est arrivée à mon mari. Le réveil de ce cœur ne serait-il pas un signe de Dieu, qui m'avertit de me tenir sur mes gardes, pour n'être pas surprise cette nuit par les vapeurs ! D'ailleurs ce *cœur n'est pas une bête* ; il faut bien qu'il se doute de quelque chose, puisqu'il veille quand son maître dort, & qu'il est lui-même le remède à mon mal. M. Roch n'est que celui qui l'administre ; le réveillerai-je ? Ce n'est pourtant pas l'usage d'avertir le médecin, lorsqu'on a un remède dont on connaît la vertu ; ne faisons rien contre l'usage, de peur de passer pour une femme singulière ; laissons-le dormir & servons-nous de son remède, en bénissant Dieu qui veille à notre santé.

Après ce petit raisonnement, Madame se met doucement sur M. Henri Roch, & travaille toute seule à détourner le malheur dont elle se croit menacée. Lui, sans paraître éveillé, secondait légèrement les intentions de Madame la Duchesse. Ce pauvre garçon ! disait-elle, est tellement dans l'habitude de faire des actes de charité, qu'il se prête, même en dormant, à une bonne œuvre. Le travail fut un peu long, mais elle en vint à bout. Elle reprend ensuite sa place & fait semblant de dormir.

Alors M. Henri Roch à son tour s'arrange dans les bras de Madame la dévote ; mais avant de commencer, pour attirer les bénédictions du ciel sur son travail, il fit cette belle prière qu'on prendrait, tant elle est sublime, pour un cantique hébreu composé par M. l'Abbé de *Reyrac* (7).

Vous, ô mon Dieu, vous qui réglez sur les riantes campagnes de *Chatou*, de *Triel* (8) & de *Maisons*, sur les fertiles coteaux de Passy, de Ruel & de Menil-Montant, vous qui donnez la joie aux enfans de Meudon, la beauté aux filles de Vanvres, l'abondance aux Bénédictins de S. Denis, & qui, dans la profusion de vos dons, daignez encore, ô mon Dieu, pendant les *douze mois de l'année* (9), faire boire à la glace le poète *Roucher* ; soyez, Seigneur, soyez glorifié dans tout ce que je fais, & dans tout ce que je vais faire.

Je n'avais point d'héritage, & vous m'avez mis, ô mon Dieu, au milieu d'une vigne qui ne tardera pas à fleurir. On n'en vit point d'aussi agréables dans les vastes champs d'Arad, de Bafan, de Creteil & de S. Ouen. Cette vigne qui était négligée portera son fruit ; car vous êtes tout-puissant, ô mon Dieu, & vous ne trompez pas l'attente du pécheur qui espère en vous.

Vous êtes encore aussi incompréhensible dans vos desseins, que dans vos dons. Autrefois vous envoyâtes *Osée* (10) fils de *Beery*, & l'un de vos petits prophètes, chez *Gomer*, fille de *Débalaim*, pour s'ébattre & s'éjouir avec elle. De leurs mutuels ébats, il en vint *Lo-Hammi* & *Lo-Rhuama* : c'étaient deux mauvais garnemens ; tels que, de nos jours, peuvent être les *Tel-Ment*, les *You-Rouk*, les *Ron-Fer*, les *Seri-Rog*, les *Vise-Sud*, les *Ro-Té-So*, les *Sei-Batar*, ainsi que tous ceux qui vivent de méchanceté, & de feuilles de chardon (11).

Enfuite le même *Osée*, & toujours pour obéir à vos ordres, ô mon Dieu, s'approcha d'une de ces femmes, qui placent leur confiance en des Dieux étrangers, qui sont infidèles à leurs maris ; parce que, dites vous, elles préfèrent le marc du vin, au vin lui-même ; *diligunt vinaci à uvarum*. Seigneur je ne vaudrais pas votre petit prophète *Osée*, & vous me traitez encore mieux que vos quatre grands prophètes ; dans l'excès de vos bontés, vous m'avez conduit chez une dame, jeune & belle, qui place sa confiance en vous seul ; & je ferai ici avec elle, vous bénissant *donec luceat dies*, jusqu'à ce que l'aube du jour paraisse ; tel que *Salomon* (12) le jour de ses noces, lorsqu'après avoir parcouru les deux monts de la myrrhe & la coline de l'encens, il embrassa son figuier, & monta dessus pour en cueillir les fruits ; tel que le fier *Habacuc*, lorsque ferme sur son bastion, il se pâmait d'aïse & de joie en célébrant vos merveilles ; tel que vous même, ô mon Dieu, lorsque, un instrument à la main & sous la forme d'un ouvrier (13) prêt au travail, vous parûtes monté sur les murailles de l'infidèle Sion, que vous ne voulûtes ni réparer ni recrépir.

Soyez béni dans vos œuvres ! ô mon Dieu ! Madame la Duchesse n'a besoin d'aucune réparation. Vous en avez fait un assemblage de beautés ! C'est le plus bel ouvrage qui soit encore sorti de vos mains augustes, quoique son né (14) ne ressemble point à la tour du mont Liban qui regarde du côté de Damas. *Nafus sicut turris Libani quæ aspicit contra Damafum*.

Que son sommeil est doux ! c'est celui d'un ange qui, après avoir chanté *hozanna* treize mille six cents trois fois, s'endort paisiblement sur les marches resplendissantes de votre trône immortel,

L'haleine qui sort de sa bouche, & même d'ailleurs, a tout à la fois le parfum de la géroflée & de la pêche de Montreuil : elle est plus suave que les aromates de Sennaar ; ce qui est un signe de prédilection. Vos élus, ô

mon Dieu ! répandent toujours autour d'eux une odeur semblable à celle d'un champ couvert de fleurs, que vous avez bénies. *Odor sicut odoragis floribus pleni cui benedixit Deus*^[3]. Une odeur telle qu'on peut la sentir en passant devant les boutiques, soit de Margame, le premier des Parfumeurs de la rue S. Honoré, soit du savant Beaumé (15) le jour, que dans ses magnifiques alambics, il distille la camomille, l'hypericon, le matricaire, l'aloès, l'œillet & le chardon-roland.

Ses joues, ô mon Dieu ! que vous pétrîtes de roses & d'incarnat, ressemblent à deux pommes de grenades ; *absque eo quod intrinsecus lætat*, sans parler de ce qui est dedans : telles étaient celles de la chaste & mignone Judith, le jour qu'elle alla dévotement, en bonne fortune, au camp d'*Holopherne*, & auquel, pour vous plaire, ô mon Dieu ! elle coupa le cou après avoir couché avec lui.

Ni les yeux des puissantes Reines de Tyr, ni ceux des superbes filles qui habitaient Mofoc & le voisinage de Torgama, ni les yeux de la brillante nymphe qui, folâtrant encore sur les hauteurs de Lucienne (16), dans la coupe enchanteresse du présent, boit l'oubli du passé, ne peuvent être comparés aux yeux de la respectable dame avec laquelle j'ai l'honneur de m'exercer en tout honneur & toute dévotion.

Son œil droit, plus beau que le raifin d'Engaddi (17), brille d'un feu plus pur que le *Sanci* (18), ce diamant le plus précieux de la couronne de nos Rois.

Quant à son œil gauche, il répand une lumière plus douce & plus vive que la topase dont était enrichi le sacré pectoral du grand Juif Joÿada, le jour, qu'à la tête d'une cohorte de prêtres, il assassina la reine *Athalie*, qui avait cent cinq ans, & qui était fort belle lorsqu'elle était jeune.

Allegrain (19), le fameux *Allegrain*, cet *Allegrain* que nous connaissons tous, & dont le ciseau est miraculeux, n'a point encore vu parmi les divinités de ses vastes ateliers, de jambe qui en agréments, en finesse, en belle proportion, fût pareille à celle de Madame la Duchesse de Condor. Telles, & *ma foi tout ou plus*, pouvoit être celle du beau Gabriel (20), votre ambassadeur, le jour de l'annonciation, lorsque sur les sept heures & demi du matin il entra dans l'oratoire de la sainte Vierge, pour lui faire son compliment sur la maternité future, & auquel compliment, sans se déranger

de son prie-Dieu, fait de sapin de Sanir (21), toute tremblante & en toute humilité, la jeune Nazaréenne répondit : *nigra sum sed formosa*, je suis noire, mais je suis belle, & je le veux bien.

Non, Seigneur, non, parmi les Dieux de Moab, ni parmi les Dieux d'Ammon, il n'en fut jamais de semblable à vous ; on en peut dire autant du magnifique anus de Madame la Duchesse ; à l'égard de tous les anus anciens & modernes, cet anus est une de vos merveilles. Les princesses de Dibon & de Medaba, de Berlin & de S. James n'en eurent point d'aussi beau. Moins brillans & moins, parfaits, dans leurs alentours, furent les cinq anus d'or (22), que vous offrirent autrefois les puissantes villes de Geth, d'Azoth, de Gaza, d'Ascalon & autres, dont il est inutile de dire le nom.

De l'incomparable anus de Madame de Condor je passerai à son cœur, le trajet n'en est pas long ; & je vous dirai, Seigneur, que ce cœur est un vrai vase d'élection : c'est sur-tout dans l'endroit que vous l'avez mis, que brille la profondeur de votre sagesse. Si vous l'eussiez placé au milieu de son beau front d'ivoire, ce cœur, par l'éclat de son ébène, eut certainement, les jours que Madame va faire sa cour, fait l'admiration de tous les Seigneurs de Versailles ; mais par l'impossibilité d'arranger les choses comme il convient, je n'eusse pu la guérir de ses vapeurs. Faites, ô mon Dieu, faites qu'elle en soit délivrée, & qu'elle reste toujours belle... Sa gorge, que ma dévotion presse de ses deux mains, est encore un de vos chef-d'œuvres ; elle est plus blanche que la neige, plus douce que le lait, ses boutons plus rouges & plus beaux que le saphir, *rubicundiores pulchriorisque saphiro*, & meilleur que la succulente cerise que l'on cueille sur les rives fortunées du riche & vineux *Andresi* (23).

Vous êtes juste, Seigneur, & la source même de toute justice, & j'ose croire que, si Madame eût été au monde le jour que, sous la forme d'une colombe, au cou de jaspe, aux aîles noires & blanches, du céleste pigeonier, le St. Esprit descendit sur la terre, c'est chez Madame la Duchesse qu'il fût entré ; c'est dans son sein virginal (24), qu'il se fût délecté à opérer ; il eut certainement préféré une aussi belle Française à une petite Juive qui avait les genoux cagneux, & qui ne faisait jamais son bidet : de plus, qui en marchant courbait les épaules comme les jardinières de Nogent & de Belle-Ville.

J'espère, ô mon Dieu ! que Madame ne perdra rien pour être venue trop tard ; & si en ce monde elle n'a pu être mariée avec le St. Esprit, quand elle sera dans le ciel, de deux choses l'une, & j'en suis sûr, ou que vous, Dieu, pere éternel, la prendrez pour votre maîtresse favorite, ou que Dieu, votre fils consubstantiel l'époufera. Tout le paradis sera en joie le jour de ses nôces ; les Saints de la Jérusalem céleste danseront avec les étoiles du firmament, & les chérubins (25) avec les comètes (26). Puissé-je faire en ce monde assez de bonnes œuvres pour être invité à la fête, & sur-tout pour avoir une bonne place dans les ballets.

En attendant, & pendant que votre future dort, je vais lui administrer le remède nécessaire à ses vapeurs. C'est à vous, ô mon Dieu ! à bénir & à rendre efficace ce remède. Ainsi soit-il.

La priere achevée, M. Henri Roch se mit à l'ouvrage : mais... quoi... j'entends certains lecteurs qui disent : voilà, certes, voilà une priere bien longue & bien ennuyeuse. Censeurs indiscrets & incivils, apprenez que dans cette priere, il n'y a de l'ennui que pour des indévots, tels que vous qui ne trouvâtes jamais ni de messes trop courtes, ni de dîners trop longs. Vous êtes des gens grossiers, sans religion & sans savoir vivre, de m'avoir interrompu dans le plus bel endroit de mon histoire. Puisse le fort & terrible *Samson*, revenant de la région des morts, vous traiter avec une mâchoire d'âne, comme il traita les Philistins. Puisse, race d'Amalec, le saint prêtre Samuel avec son couteau sacré, vous hâcher en morceaux, comme il hâcha le roi *Agag* (27), qui ne valait pas plus que vous ! Puisse le ciel, ouvrant de nouveau les cataractes (28) de son firmament, vous noyer sous les eaux ; & pendant que vous serez en l'autre monde, & que vous apprendrez ce que c'est qu'un ciel, un firmament & des *cataractes*, je continuerai à raconter tranquillement les exercices de dévotions de M. Henri Roch avec Madame la Duchesse de Condor, & je dirai que dès qu'il eût fini son travail, il reprit sa place.

J'ajoute que Madame la dévote, lorsqu'elle le crut endormi, tout en se signant, comme il convient à une bonne chrétienne avant de commencer œuvre quelconque, & tout en disant : d'un remède qui est bon, on ne saurait en user trop souvent, elle se huche de nouveau sur M. Henri Roch, & se met à recommencer son exercice, lorsqu'il s'écrie : ah ! Madame, pour une dévote, que faites-vous donc-là ? Voulez-vous me damner pendant que je

dors ? Au nom de Dieu, qui voit tout, ne faisons pas de ces choses abominables.

Je dormais aussi, dit-elle, en reprenant vite sa place ; je rêvais certainement. — C'était-là un fort vilain rêve que faisait Madame. — Ah ! Monsieur, n'allez pas vous imaginer. Je n'imagine rien ; mais j'ai très-chaud dans votre lit, & je vais descendre dans le jardin pour & à l'exemple des pères du désert, élever mon cœur à Dieu, en contemplant l'armée du ciel. J'y descendrai aussi avec vous, lui dit Madame, car depuis que je dors, je n'ai encore fait aucune prière.

Le jour commençait à poindre, lorsqu'on arriva dans le jardin. Nous entrerons, dit M. Henri Roch, sous ce berceau de jasmins. Sa fraîcheur semble nous inviter à une sainte conversation ; & si Madame l'agrée, nous nous entretiendrons de confession & de confesseurs.

Je le veux bien ; & vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir. Le mien est un saint ; il ne parle que de l'amour de Dieu & de l'amour du prochain. Je me confesse tous les quinze jours, & il est si zélé pour mon salut, qu'il voudrait me confesser tous les jours. Quand il est avec moi dans le confessionnal, ce n'est pas comme avec les autres pénitentes, qu'il ne garde que cinq à six minutes, il me tient les heures entières. Quelquefois même il en sue. Ô le saint homme ! dit M. Henri Roch ; après. D'abord que je suis dans le confessionnal, il me demande si je suis enceinte, parce qu'il s'intéresse beaucoup à ma santé, ainsi qu'à mon salut ; il voudrait bien que j'eusse un enfant, il me donnerait une belle oraison, qui fait accoucher sans douleurs, & même à ce qu'il me dit, avec un peu de plaisir. — Ô le saint homme ! après. — Ensuite il me demande si j'ai eu des vapeurs ; il s'informe exactement comment elles me prennent ; si mon mari suffit pour les dissiper : c'est lui qui m'a appris que j'en aurais jusqu'à ce que je sois grosse. Il me dit souvent qu'il voudrait bien me guérir. — Ô le saint homme ! après. — Ensuite, ma foi, il a beaucoup d'esprit ; car il persuade tout ce qu'il veut, & arrange tout ce qu'il dit, de manière à faire voir quelquefois qu'on ne pèche pas, même en péchant. — Ô le saint homme ! après. — Et puis en disant, qu'il donnerait sa vie pour ne me plus voir souffrir, il ajoute :

- ” Et je ne fais au ciel nulle dévotion
- ” Qui n’a toujours pour but votre convalescence.

— Ô le saint homme ! après. — Et puis ajoutant qu’il m’aime autant que mon mari il dit :

- ” L’amour, qui nous attache aux beautés éternelles,
- ” N’étouffe point en nous l’amour des temporelles.
- ” Le ciel défend, de vrai, certains contentemens ;
- ” Mais on trouve avec lui des accommodemens.
- ” Selon divers besoins il est une science
- ” D’étendre les liens de notre conscience ;
- ” Et de rectifier le mal de l’action
- ” Avec la pureté de notre intention.

— Ô le saint homme ! Madame, ira-t-elle ce soir à la comédie du Tartuffe ? — Oui, vraiment, & vous y viendrez. — Et votre confesseur, qu’en dira-t-il ? — Je le prierai demain à dîner avec nous, & si je lui dis que la comédie me fait un grand plaisir, je suis bien certaine que, par quelque tournure d’esprit, sa dévotion arrangera cette comédie, pour qu’il n’y ait pas de péché pour moi ; vous verrez comme il a de l’esprit. — Je vois, Madame, qu’il est déjà trois heures, & qu’il est tems de prier.

Vous avez raison, répond Madame la Duchesse ; & ce sera au milieu de ce tapis de gazon, & auprès de cet amas de feuilles de rose, que nous ferons la prière du matin.

Ce fut en effet là que les deux dévots se rendirent, & qu’ils se mirent à genoux. En terminant la prière, Madame la Duchesse demanda par surrogation & pour la santé de son mari, un *Pater* & un *Ave*, Après quoi s’étant assis tous deux sur cet amas de rose, Madame parla ainsi :

M. Henri Roch, mon mari, pour lequel nous venons de dire un *Pater*, vous a une grande obligation. Sans vous il n’aurait peut-être plus de femme ; dans son désespoir il serait certainement mort de chagrin. Vous lui avez épargné l’affreux malheur de me perdre & de mourir. Après m’avoir

perdue ; mon pere & ma mere qui m'aiment tendrement, ne m'auraient pas survécu. En me conservant, vous avez conservé toute une famille. Quelle reconnaissance sur-tout ne vous doivent pas mes femmes de chambre ! Que de larmes elles auraient versées, si j'étais morte ! Elles n'auraient pu que devenir.

À propos de vos femmes, dit M. Henri Roch, sont-elles mariées ? — Non certainement. Je n'ai chez moi personne de marié ; & celles qui se marieraient, n'y resteraient pas longtems. — Elles ont donc des vapeurs ? car du tems que nous faisons ici la priere du matin, l'une est couchée avec votre maître d'hôtel, l'autre avec votre cuisinier, & la fille de garde-robe avec le garçon d'office.

C'est-là, réplique Madame, une horrible méchanceté, dont je ne vous croyais pas capable. — Je ne suis point méchant ; ce que j'en dis, c'est uniquement pour rendre service à vos femmes. — Voilà, certes, un plaissant service que vous rendez à des demoiselles, qui sont sages comme des anges, qui me disaient hier que vous étiez un saint, qu'elles vous voyaient tous les dimanches à St. Sulpice, & à tous les sermons du pere *Élisée*. — Elles ont pu dire cela à Madame, & je leur en fais bon gré : mais ce qui est certain, c'est qu'il y a quatre ans que je ne suis point entré à St. Sulpice, il y en a dix que je n'ai point entendu le pere *Élisée*.

Observez donc, dit Madame la Duchesse, qu'elles ne m'auraient pas fait un mensonge, le jour de leurs dévotions au Calvaire. — C'est qu'elles n'ont point été au Calvaire, & qu'il est très-vrai qu'elles sont actuellement dans les bras de leurs maris, ou de leurs amans, occupées à faire des enfans, ou à prévenir des vapeurs.

— Comment savez-vous cela ? — C'est parce que dans tous les pays du monde *les filles se marient toutes seules quand on ne les marie pas*. Je fais aussi que, lorsqu'on est jeune, & qu'il fait ou un grand froid ou une grande chaleur, on ne couche seul, que lorsqu'on ne peut pas coucher deux. Je fais de plus que les femmes de chambre se font un jeu de tromper leurs maîtresses qui sont dévotes, que pour cela elles prennent le masque & le langage de la dévotion. C'est-là une de leurs petites industries pour vivre & pour se faire aimer ; ce qui est bien pardonnable.

Tout ce que M. Henri Roch dit là-dessus fit naître à Madame la curiosité de savoir s'il avoit raison. En vain il lui fit observer, combien il étoit indigne à une maîtresse de maison d'aller écouter aux portes des chambres ; tout ce qu'il put obtenir fut une indulgence plénière pour toutes les femmes ; de marier celles qui ne le feraient pas & de pardonner à celles qui le feraient.

Les charmantes & douces antiennes qu'elle entendit entonner à plusieurs reprises, ne lui laisserent aucun doute, sur ce que M. Henri Roch lui avait annoncé. La découverte faite, elle vint le rejoindre au jardin. Vous m'avez, lui dit-elle, rendu de très-grands services. Comptez sur ma reconnaissance ; regardez ma maison comme la vôtre ; vous y serez toujours reçu avec plaisir. Vous m'avez instruite de ce que je ne devais pas ignorer, & vous m'avez guérie de mes vapeurs. Ce sont-là des services qui ne s'oublieront jamais.

Je me félicite, reprit M. Henri Roch, de la guérison de Madame ; mais je n'aurai pas l'honneur de la revoir. Elle a pour moi une maladie plus à craindre & plus difficile à traiter que les vapeurs. — Ah ! Monsieur Roch, vous m'étonnez, serais-je malade sans le savoir ? De grace, dites-moi quelle est cette maladie, afin que je fasse avertir *Tronchin*, *Pomme*, & mon confesseur. Parlez donc vite, quelle est cette maladie ? — C'est la dévotion : c'est une maladie qui tue votre ame, qui prolonge votre enfance, & qui serait incurable, si Madame avoit moins d'esprit qu'elle en a.

Ce propos plongea Madame la Duchesse dans une profonde rêverie & d'où elle ne sortit que pour dire : ce soir, après la comédie du *Tartuffe*, je vous ramènerai ici ; vous me montrerez en quoi la dévotion est une maladie, & si vous me le prouvez par de bons exemples tirés, soit de la Bible, soit d'ailleurs, je ne veux point avoir d'autre médecin que vous.

Je ne hafarderai point, réplique M. Henri Roch, une semblable cure ; c'est à Madame à travailler toute seule : elle ne doit attendre de ma part ni conseils ni recette. Je puis en avoir contre les vapeurs ; mais je n'en ai point contre la dévotion.

Tout en disant cela, il prend la main de Madame la Duchesse & la couvre de baisers. Que faites-vous donc-là ? lui demande-t-elle, avec le ton de la plus grande surprise ; & il ne répond à la demande & à la surprise de Madame, qu'en reprenant cette main, & en la baissant de nouveau. — Savez-vous, Monsieur, qu'il n'y a point de dévotion à tout cela, & il ne répond au

reproche que par un geste, & par un mouvement qui annonçait un grand désir ; & qui dans toute autre occasion eut été une témérité impardonnable.

C'est-là du fruit défendu, lui dit-elle, en le repoussant doucement. Quoi ! dit-il à son tour, mon amour est votre ouvrage, &... Oh ! répond-elle, l'amour est un très-grand péché, & j'en suis bien fâchée. Sans cela, je sens dans le fond de mon cœur, que je vous aimerais beaucoup. — Tout au moins, Madame, accordez encore une fois un plaisir que déjà... — Non, en vérité. Je n'en ferai rien. Je ne suis plus malade, & je n'ai plus besoin de remèdes. Si vous aviez des vapeurs, & que cela pût vous guérir, ce serait alors une bonne action que par reconnaissance je n'hésiterais pas à faire. En bonnes œuvres je ne voudrais pas être en reste avec vous ; mais nous nous portons bien l'un & l'autre, & le plaisir que vous demandez, n'est nécessaire ni à votre salut ni au mien.

M. Henri Roch, qui jusqu'alors n'avait mis aucun prix à des jouissances, dont on l'avait rassasié, en mettait un très-grand à un plaisir qui serait le fruit d'une victoire, ou d'un sentiment. N'obtenant donc rien par prières, il en vint à un siège réglé. Ce fut alors entr'eux deux un vrai combat de passion & d'honnêteté. L'amour formait les attaques, la raison & le devoir les repoussaient, & cela sans fierté, sans aigreur, sans y mêler les intérêts du ciel, ni le jargon de la dévotion.

M. Henri Roch enlevait-il par surprise, ou par force quelque ouvrage extérieur, cet ouvrage était presque aussitôt repris qu'enlevé. La défense fut longue & pénible ; c'est encore une des plus belles que femme de condition ait jamais faites. Moins longue & moins glorieuse fut celle qu'à l'âge de dix-huit ans fit Madame la Marquise de *Parpaille* pour la conservation de ce qu'elle appelait la *Toison d'or*.

M. Henri Roch varia ses attaques de vingt manières & avec un art infini. Elles furent inutiles. Mais le furent-elles toutes ? Et la place fut-elle emportée d'assaut ou se rendit-elle à une capitulation honorable ? C'est-là ce que nos lecteurs font dans l'impatience de savoir & c'est ce que nous ne leur dirons pas. Nous avons promis de raconter des exercices de dévotion & non d'écrire les luttes d'un amour profane sur un lit de roses.

Notre devoir est encore de leur apprendre, qu'après ce long combat d'amour & d'honnêteté, les liaisons de Madame la Duchesse de Condor &

de M. Henri Roch furent très-décentes ; elles n'eurent jamais rien de suspect ni aux yeux du public qui est toujours malin, ni aux yeux des parens qui sont toujours soupçonneux.

Nous dirons aussi que Madame la Duchesse fut pour toujours guérie de ses vapeurs ; que le lendemain son mari arriva de la campagne, & qu'au bout de neuf mois, elle accoucha d'un beau garçon, qui fait le bonheur de deux familles.

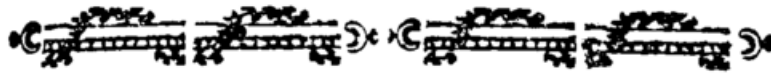
Ce qu'il importe encore d'apprendre à nos lecteurs, c'est que le soir même, Madame la Duchesse alla à la comédie du *Tartuffe*, que les écailles, en voyant jouer ce *Tartuffe*, lui tomberent des yeux : elle ne vit plus, dans son confesseur qu'un fourbe, un scélérat qui, pour la séduire plus facilement, la rendait imbécille. De dévote acariâtre elle devint une femme très-raisonnable, aimable dans la société, attentive à son ménage, douce & indulgente pour tous ceux qui la servaient : elle lut de bons ouvrages, & bientôt une raison éclairée succéda à un esprit abruti par le bigotisme & par les pratiques minutieuses.

Le banc qu'elle avait à l'église, fut supprimé ; mais elle eut une loge au théâtre français ; elle ne donna plus aux prêtres, ni aux moines des sommes considérables pour dire des messes, pour rafraîchir les âmes du purgatoire, & pour brûler des cierges en plein jour, ce qui est d'une dépense inutile, comme d'un extrême ridicule ; mais elle envoya des secours honnêtes dans les prisons de Paris & les diverses maisons de charité ! L'argent qu'elle dissipait en dons pour des religieuses inutiles, fut employé à avoir une petite pharmacie dans chacune de ses terres, tant pour l'utilité de ses vassaux que pour le soulagement des pauvres de la campagne.

Dans Paris on fut bientôt, que cette double cure des vapeurs & de dévotion de Madame la Duchesse de Condor était l'ouvrage de M. Henri Roch. Cela lui fit beaucoup d'honneur à Versailles. Dans le faubourg S. Germain ; il devint le directeur & le médecin à la mode, & il eut bientôt plus de pratiques qu'il n'en pouvoit faire. *Tronchin, Bouvard, Lory, Pomme*, & les confesseurs furent moins occupés que lui ; leurs recettes étaient aussi moins bonnes. Ils devinrent ses ennemis. Autrefois ils l'eussent accusé d'être forcier (29), ce qui eut été très-férierux. On se contenta de l'accuser d'être philosophe, & le Roi, à qui l'on parla de la philosophie & des cures de M. Henri Roch, ne fit qu'en rire. C'est-là, ma foi, un bon Roi. Prions pour lui.

FIN

1. [↑](#) Chap. 40 v. 30.
2. [↑](#) Chap. 15 v. 9.
3. [↑](#) Genefe, Ch. 49. v. 12.



Exercices de dévotion, bandeau

LA ROCAMBOLE,
OU
NOTES ÉDIFIANTES

ET RÉCRÉATIVES.



Exercices de dévotion, bandeau

(1) **L**A Grenée, Peintre très-estimé ; d'un pinceau tendre & voluptueux.

(2) M. de Rhuilleres, dont il s'agit ici, n'est pas celui qui est attaché aux affaires étrangères, qui, en société, est très-aimable, qui est auteur d'un excellent petit traité, en vers alexandrins, sur *les disputes*. Il ne manque à ce M. de Rhuilleres, pour avoir une très-grande réputation, que du courage. Il aime mieux, dit-il, digérer paisiblement, que d'avoir un nom plus connu. Si nos prédécesseurs, qui n'avaient ni plus d'esprit, ni plus de connaissances que lui, avoient ainsi pensé, nous serions encore dans les bois.

(3) *Greüfe*, Peintre d'une grande réputation. Tout le monde connaît son tableau *de la dame de charité*.

Les Peintres font dans l'usage de faire venir chez eux des filles publiques, & de les faire mettre toutes nues ; lorsqu'ils trouvent des formes parfaites, ils travaillent d'après ces modèles. C'est ainsi que la nature sert à la perfection de l'art. M. *Greüfe* passe pour le Peintre qui a vu le plus de

modèles, & pour le mari qui, dans son état, a été le plus fidèle. Demandez-le lui,

(4) *Heureux celui*. Madame dit des croix de cette vie, ce que *Salomon* dit de la sagesse. *Lignum vitæ qui aprebenđerit cam beatus*. Prov, ch. 3, v. 18. Cette erreur est sans conséquence, comme la plupart de celles qui ne font pas renchérir le bled au marché. En théologie on a fait souvent des citations plus dangereuses.

(5) *Une troisième fois*. On ne doit pas être étonné de ce triple acte de dévotion, sur-tout quand on songe que *Salomon* a dit qu'il y avait trois choses insatiables. *Tria insaturabilia, infernus, terra & os vulva*. *Salomon*, à ce que disait M. Boulierot, Curé de S. *Gervais*, aurait pu dire des choses plus utiles & plus honnêtes. Ce M. Boulierot avait beaucoup d'esprit. Il a laissé en mourant cent mille écus comptant.

(6) *Démoniens*. Madame la Duchesse veut sans doute parler des Lacédémoniens ; c'est par ignorance qu'elle s'exprime ainsi. On ne lui avait rien appris ; & elle était en état de tout apprendre. Elle parle aujourd'hui plusieurs langues, fait l'histoire, la géométrie ; &c. mais elle se gardera bien de faire comme Madame de..... quatorze volumes en six ans. L'abondance est souvent stérile.

(7) L'Abbé de *Reyrac* a fait en prose *l'Hymne au Soleil*. Cet Hymne, si fort vanté dans le Journal de Paris, est, ainsi que tous les discours des prophètes, pauvre en pensées, mais riche en paroles sonores. La pompe & l'abondance des expressions y couvre une stérilité générale d'idées : c'est un gueux vêtu de magnifiques haillons.

(8) *Chatou, Triel, Maisons, Creteil, S. Ouen, S. Denis, Vanvres, Menil-Montant, Nogent, Montreuil, Belleville*, sont des campagnes du voisinage de Paris. *Emath* était une bourgade de l'Idumée. *Arad, Bafan, Torgama*, étaient en Syrie ; *Dibon, Medaba*, étaient des villes des Moabites.

(9) *Les douze mois de l'année*, poëme en douze chants, formant un petit volume, auquel l'auteur a joint trois volumes de notes. On commente ordinairement l'ouvrage des autres. M. Roucher s'est commenté lui-même. On n'a jamais poussé aussi loin que lui, le privilège d'être bavard en notes. Redire ce que des hommes de génie ont dit ; imprimer ce qui est déjà imprimé ; vendre ce que les autres ont dit & imprimé : cela passe la raillerie.

On fait la double réputation qu'eut le poëme des douze mois, avant d'être & après avoir été imprimé. Voyez ce qu'en ont dit MM. *Imbert & Garat*, bons juges & amis de l'auteur.

Ah ! mon cher M. *Roucher*, quand on a fait un poëme qui, à la naissance ne peut être lu, & qui aujourd'hui est profondément oublié, on doit être modeste ; on ne doit pas surtout se permettre des satyres contre la *Henriade*, laquelle fait les délices de bien d'honnêtes citoyens. On pardonne à un homme d'être un poëte ennuyeux, mais on ne voudrait pas qu'il fût un juge ridicule.

(10) Les malins ont prétendu que l'Abbé de *Voisenon*, sous les noms barbares de *Tel-Ment*, de *Jon-Rouk*, de *Ron-fer*, de *Seri-Rog*, de *Ro-Te-Sot* & de *Sei-batar*, avait voulu désigner MM ; *Clément*, *Roujou*, *Freron*, *Grosier*, *Sautreau* & *Sabatier*. Nous n'en croyons rien. Nous pensons au contraire qu'il a voulu parler de six Juifs, aussi fameux par le mépris public dont ils sont couverts, que par les haillons qu'ils vendent.

(11) *Osée*. Dieu envoya d'abord ce petit prophete chez une femme de mauvaise vie, avec ordre à lui de s'évertuer avec elle, & de lui faire des enfans de prostitution. *Filios prostitutionum*. Il lui enjoignit ensuite d'aimer & de coucher avec une femme adultere. *Vade & dilige mulierem adulteram*.

Si on envisageait ces ordres conformément aux idées reçues, il semblerait que Dieu eût pu traiter un peu mieux les petits prophetes, que de les envoyer chez des femmes de mauvaise vie.

Les grands prophetes étaient moins bien traités ; à l'un il ordonne de manger un livre de parchemin, à l'autre de se promener tout nu dans les

rues ; à celui-ci de porter un bât, & à celui-là de manger des excréments humains. Tout considéré, le traitement d'*Osée*, qu'on envoie se gaudir avec des filles de joie, vaut encore mieux que de déjeûner comme Ezéchiel, avec une tartine de m.....

Tout change, autrefois Dieu envoyait ses prophètes à des filles de joie, & aujourd'hui, sous peine de l'enfer, il défend à ses prêtres de prendre pour compagnes des femmes honnêtes.

Ce qui mérite l'attention du philosophe, c'est que dans la plus haute antiquité il y avait des filles publiques, à Babylonne, à Jérusalem, à Ninive, comme il y en a à Paris, à Londres, à Rome, & dans toutes les grandes villes policées. Il y en avait dans les tems patriarchaux. Il s'en trouva une dans le désert du tems de Moïse. C'était une femme publique avec laquelle était couché *Zambri*, lorsqu'il fut transpercé par le pieux *Phinée*. Ce fut une femme publique qui cacha les espions que Moïse avait envoyé à Jéricho. *Samson* était avec une fille de joie à Gaza, lorsque sur le minuit on ferma les portes de la ville pour le prendre. *Dalila*, de la vallée de *Sorec*, n'était, ce me semble, qu'une courtisane, dont le fort *Samson* était éperdument amoureux.

Long-tems avant les aventures de ce *Samson*, on avait vu le patriarche *Juda* accoler sa bru *Thamar*, croyant être avec une fille publique. La méprise fut salutaire au genre humain ; car de cet inceste il en vint *Pharès*, l'un des ancêtres de *Jesus-Christ*.

Du tems de *Salomon*, le manège de ces filles était tel qu'il est aujourd'hui. Voici ce que ce Roi en dit dans le livre des *Proverbes*. Supposez toutefois que ce Roi se soit amusé à enfilet ces proverbes, dont les uns renferment des erreurs, & les autres sont fastidieux par leurs répétitions.

“ Étant à la fenêtre de ma maison, j'aperçois un jeune insensé qui, sur le soir, & lorsque la nuit devient obscure, passe dans le coin d'une rue près la maison d'une fille. Je la vois venir au-devant de lui, en la parure de courtisane ; elle prend ce jeune homme, le baise & le caresse effrontément, lui disant : *je me suis acquittée de mon vœu* aujourd'hui. *C'est pourquoi je suis venue au devant de vous, désirant vous caresser. Venez : enivrons-nous de plaisir jusqu'à ce qu'il fasse jour. Jouissons de ce que nous avons tant désiré. Mon mari est absent pour long-tems. —* Entraîné par les caresses, le

jeune homme la fuit comme un agneau qui va à la mort en bondissant. *Prov. chap. 7.* ”

Remarquons que cette donzelle dit qu’elle a fait sa priere. *Hodie vota mea Deo reddidi.* Il en est ainsi de nos jours : point de fille de joie, qui de temps en temps ne fasse dire des messes, pour que Dieu lui envoie des chalans. L’Abbé de *Voisenon* en avait trouvé plusieurs qui lui avaient assuré que cela leur avait toujours réussi. Cet Abbé se plaisait à conter les scrupules & la délicatesse de conscience de la *Tante-Miel*, l’une des plus honnêtes pourvoyeuses de Paris.

Il lui demanda un jour si elle faisait bien ses affaires, & elle répondit très-chrétiennement : ah ! M. l’Abbé, quand on fait son métier en honneur & conscience, Dieu ne nous abandonne jamais.

L’Abbé une autrefois lui témoignait des craintes sur la santé d’une demoiselle qu’elle lui avait envoyée. Pour qui me prenez-vous, dit-elle, n’ai-je pas, tout comme vous, une ame à sauver ?

Laiïsons les filles & M. l’Abbé. Revenons au prophete *Osée*. La seconde femme chez qui Dieu lui ordonna d’aller s’amuser, lui coûta quinze piéces d’argent & une mesure & demi d’orge. *Quindecim argenteis & coro & dimidio hordei.* Il y a des filles de nos jours, qui coûtent beaucoup plus, & d’autres beaucoup moins. Il y en a de vingt, de trente, de quarante mille francs par an. Il y en a à douze sous pour les laquais, & à vingt-quatre pour les étudiants, soit en chirurgie, soit en théologie.

(12) *Tel que Salomon.* J’irai, dit ce Roi, en parlant d’une visite qu’il veut faire à la Sulamite, j’irai au mont de la myrrhe & à la colline de l’encens. *Vadam ad montem myrrhæ & ad collem thuris.* Cent commentateurs, Espagnols, Portugais, Italiens, Flamands, François, Allemands, Polonais, se sont signalés pour expliquer ce passage.

(13) *Sous la forme d’un maître ouvrier.* Dieu demanda au prophete Amos, *quid vides ?* Que voyez-vous ? Et Amos répondit, je vous vois sur une muraille avec une truelle à la main. Je ne me servirai plus de truelle

avec mon peuple, lui réplique le Seigneur, je ne recrépirai plus les murailles. *Et ecce ponam truellam, non dejiciam super induc eum.*

(14) *Quoique son né.* La comparaison que *Salomon* fait du né de sa maîtresse avec une tour, prouve que de son tems les grands, nés étaient à la mode chez les femmes juives. Il comparait aussi son ventre à un boisseau. Les gros ventres sont regardés de nos jours, comme une imperfection dans la taille des femmes ; mais les grands nés ont encore leur prix.

(15) *Le savant Baumé,* fameux Apoticaire ; il est de l'Académie des Sciences ; il est aussi le premier qui ait dépouillé l'opium de sa partie enivrante.

Il est bon d'observer que M. Henri Roch dans cet endroit de sa prière, parle par inspiration. Personne n'ignore que dans l'état d'inspiré, un homme fait peu de cas de l'exactitude, que souvent il ne fait ce qu'il dit, témoins tous ces livres orientaux, dans lesquels les auteurs inspirés, ou se disant inspirés, ont laissé tant d'absurdités & tant d'erreurs sur la physique, sur la chymie, sur la géométrie, sur l'astronomie, la géographie & l'histoire naturelle. La bible en est remplie.

(16) *Lucienne,* situé sur la machine de Marly, a un point de vue des plus beaux & des plus agréables. Cette campagne appartient à Madame la Comtesse *du Barry,* jadis en grande faveur.

(17) *Engaddi.* Les raisins d'*Engaddi* étaient fort renommés. Les prophètes en parlent avec éloge. *Jacob* en bénissant son fils *Juda,* compare les yeux au vin.

(18) *Le Sancé.* Ce diamant est en effet le plus beau de la couronne de France ; il vint d'Antoine, Roi de Portugal. Ce Roi détrôné & réfugié en France, mit pour vivre ce diamant en gage ; il pensait qu'il valait encore mieux avoir du pain que des diamans. Les malheurs avaient formé ce Roi.

(19) *Allegrain*, excellent sculpteur. Pendant tout un été, on courut à son atelier pour voir la statue de Diane, qui est un chef-d'œuvre, & de laquelle quelques jeunes gens, dit-on, devinrent amoureux, quoiqu'elle fût de marbre.

(20) *Le beau Gabriel*. Il n'est point de peintre, qui ne cherche à exceller, en peignant le tableau de l'Annonciation. Ils aiment à représenter l'ange Gabriel, qui tout-à-coup paraît aux yeux d'une jeune Vierge, montrant une jambe belle & nue ; une cuisse bien nourrie & toute nue ; un derrière à demi découvert, & une légère draperie voltigeant & couvrant à peine cette partie de l'homme, qui dans un Ange, est fort inutile ; mais dont les alentours peuvent, en un seul clin d'œil, embraser les sens de toutes les vierges juives & françaises.

J'ai été témoin de l'effet prodigieux que dans l'église d'un village près de Paris, fit un pareil tableau sur l'imagination d'une demoiselle bien née, sage & vertueuse jusqu'alors.

(21) *Sanir*. Les prophètes dans leurs visions parlent des sapins de Sanir & des chênes de Bafan. Ces chênes étaient très-renommés ; mais un peu moins que ceux de Dodone qui prophétisaient. Les prophéties de ces arbres sont tombées dans le discrédit. Chaque chose a son tems ; nous nous en tenons toujours à celles des grands & des petits prophètes juifs.

(22) *Cinq anus d'or*. Dieu, pour punir les Philistins de ce qu'ils retenaient son arche, les affligea d'hémorroïdes, & leur fit pourrir le derrière. Pour se délivrer de cette horrible maladie, ils lui offrirent cinq anus d'or. Dieu fut sensible à leur offrande & les guérit. Cette offrande n'est plus d'aucun prix aux yeux de Dieu. J'en ai fait la triste expérience.

(23) *Andrefi* est un des villages des plus riens des environs de Paris. Il est situé au bas de la montagne du *Hauti*, au confluent de l'Oise & de la Seine. L'air d'Andrefi est très-pur, les vins sont bons, les cerises délicieuses, & Mademoiselle de *Bourbon Condé* qui l'habite, une princesse adorable.

(24) *Sein Virginal*. Comment peut-on appeler sein virginal le sein de Madame la Duchesse ? C'est, sans doute par un trope ou figure de rhétorique dont j'ai oublié le nom. Le lecteur, qui sera curieux de le savoir, peut s'adresser à M. *Bauzée* de l'Académie française. Il n'en coûte que deux sous par la petite poste, &, en vérité, pour une figure d'académie, deux sous font bien peu de chose !

(25) *Chérubins*. Il n'est que trop ordinaire de confondre les Chérubins avec les autres puissances célestes ; c'est, comme si on confondait nos grands Seigneurs à talons rouges & les valets de pied du Prince.

Dans le ciel il y a des chérubins, des séraphins, des anges, des archanges, des trônes, des dominations, des potentats, des vertus, des forts, des légers, des souffles, des flammes, des étincelles, &c.

Si on veut s'instruire à fond de la hiérarchie de ces êtres, on peut lire l'ouvrage d'un docteur de Sorbonne sur les ailes des chérubins. Cet ouvrage qui valut à son auteur le titre de *Docteur ailé*, n'a que neuf volumes in-folio : c'est le comble du génie d'avoir en si peu de volumes dit tant de choses, de si curieuses & de si utiles.

Les théologiens de Sorbonne ont, ma foi, rendu de très-grands services à l'état. Que Dieu & le Roi les maintiennent en leur garde contre ces malheureux philosophes qui prétendent qu'une frérie de cordonniers est encore plus nécessaire dans Paris, que des théologiens, qui disputent contre ces malheureux philosophes, qui assurent que M. *Parmentier*, qui a perfectionné l'art de la boulangerie, vaut cent fois plus que le *Docteur ailé* ; qui désirent que les étables de Sorbonne soient bientôt converties en un beau college de médecine & de pharmacie.

St. *Bonaventure* a aussi beaucoup écrit sur les chérubins & sur les séraphins. Ce fut un chérubin, qui fut mis en sentinelle à la porte du paradis terrestre, brandissant une épée flamboyante pour empêcher *Adam & Eve* de rentrer dans ce séjour de délices.

C'était des chérubins, qui précédaient les roues mystérieuses, qu'Ezechiel vit sous le firmament. Quand Dieu allait en voyage ; c'était ordinairement un chérubin, qui lui servait de monture, *ascendit super Cherubin & volavit* ;

& c'est peut-être à cause de cela que le prophète donne aux chérubins le nom d'animaux, *animalia*.

Papa, disait Voltaire dans son enfance, quelle est cette bête qu'un chérubin ? Y en a-t-il à la foire ? Quand il y en aura, je vous prie de m'en faire voir un.

(26) *Avec les comètes*. Nous avons un excellent traité, qui contient des choses neuves & des vérités utiles en astronomie sur les marches, les promenades & les courses de ces astres ; mais il n'y est pas dit un mot, ni de leurs chevelures, ni de leurs queues, ni de leurs danses, & c'est le seul défaut que le père *Berthier* de l'oratoire trouve à cet ouvrage sur les comètes.

L'auteur de cet ouvrage est M. *Dionis du Séjour*, Conseiller de Grand-Chambre, Magistrat aussi intègre, aussi judicieux, aussi paisible qu'Académicien éclairé.

Je ne fais quel bon citoyen a dit, que si parmi les pères conscrits il y en avait beaucoup qui le valussent, on ne désespérerait pas du salut d'Israël.

(27) *Agag*. On fait que Saül qui, en cherchant des ânesses, avait trouvé un royaume, usa de miséricorde envers *Agag*, après l'avoir vaincu. Cette miséricorde, comme on fait encore, déplût à Dieu & à son prêtre *Samuel*, qui, pour réparer la faute de *Saül*, coupa en petits morceaux sa majesté Amalécite.

Voltaire a dit quelque part, que le prêtre *Samuel* mit ce Roi *Agag* en hachis : c'est-là une des petites goguenarderies de ce grand'homme. Les meilleurs interprètes pensent au contraire, que *Samuel* en fit une fricassée avec une sausse à la maître d'hôtel.

Quelques Jésuites, tels que *Dina*, *Tambourinus* & *Gambacurta* ont bien prétendu que sa majesté *Agag* fut mis en haricot. Mais ce sentiment n'a jamais été que probable, & même, depuis la destruction des Jésuites, il est entièrement rejeté par les théologiens de Sorbonne. Voyez ce qu'en dit *Marcillon* dans le *Cuisinier bourgeois*.

(28) *Cataractes*. Qu'entend-on par cataractes ? Qu'est-ce qu'un *Ciel* ? Qu'est-ce qu'un firmament ?

C'est-là le sujet d'un prix, que nous proposons aux érudits de toutes les universités, sans en excepter les professeurs du collège de Tours, de Poitiers, de Bordeaux, de Toulon, de Nantes, de la Rochelle & de Clermont en Auvergne. Le prix sera un chérubin vivant, ou un chérubin en or du poids de mille francs. Les discours écrits en français feront adressés, francs de port, à M. le Marquis de *Condorcet*, Secrétaire de l'Académie des sciences de Paris.

(29) *On l'eut accusé d'être forcier*. Dans le quatorzième siècle un docteur de Sorbonne, nommé *Guillaume Edelin* & Prieur de St. Germain en Laye, eut une intrigue avec une jeune Dame de condition. Elle devint grosse. Le docteur de Sorbonne fut arrêté & accusé d'être forcier. On devait le faire brûler ; mais il rachetta sa vie, en s'avouant coupable ; en s'accusant d'avoir été au sabbath ; d'y avoir adoré le diable sous la forme d'un bouc ; de lui avoir baïsé le derrière : enfin d'être un vrai forcier. Il en fut quitte après cette confession pour une prison perpétuelle, & pour jeûner le reste de sa vie. C'était s'en tirer à bon marché ! Il y a, ma foi, des gens heureux.

Depuis le docteur *Edelin* il n'y a plus de forcier en Sorbonne : c'est du moins le sentiment de maître *Ribaudier*, Syndic de ladite école.

FIN DES NOTES.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cantons-de-l'Est
- Cunegonde1
- Acélan
- Toto256

1. ↑ <http://fr.wikisource.org>

2. ↑ <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. ↑ <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur